

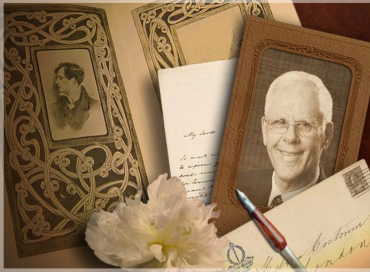
Renald Dion

***LES
VOILES
DU
DESTIN***



~ 325 ~

Roman



Renald Dion, un fils du royaume du Saguenay, a fait de Québec sa terre d'accueil, qu'il habite toujours. C'est à titre d'administrateur dans le domaine des technologies de l'information qu'il a servi dans l'Administration publique du Québec, ainsi qu'auprès de quelques multinationales et dans le service conseil en technologies de l'information.

C'est en préparant son après-carrière que l'intérêt pour l'histoire de Québec et son goût pour l'écriture commencent à tenir une grande place dans ses projets. Ce sont d'abord ses deux premiers récits, qui relèvent essentiellement de l'intimité familiale, qui le poussent vers le roman. Doté d'une certaine fertilité d'imagination, ce premier roman, qui mélange histoire et fiction, fait appel à un sens incontestable de l'intrigue.

« **Les voiles du destin** » met en scène des personnages fictifs dans le décor de la ville de Québec au début du 19^{ème} siècle. Certains faits historiques, économiques et sociaux sont librement interprétés au profit de la trame romanesque. Aussi, quelques personnages publics qui ont réellement existés, voient leurs implications transformées sans pour autant trahir leur authenticité.

L'histoire nous est racontée par Alex Martin qui a été, dans la première moitié du 19^{ème} siècle, l'intendant des Campbell, une riche famille industrielle anglaise de Québec. Ce sont ses cahiers, laissés en héritage, qui enchaînent les causes et les effets du dramatique et émouvant sort des jumelles Meredith et Elisabeth Campbell. Ses souvenirs les plus exclusifs nous révèlent les raisons qui ont poussé leur père à bannir ses deux filles du cercle familial et comment et en quoi leurs vies s'en trouvèrent bouleversées. Plus que tout, ils lèvent le voile sur les mensonges et les contrevérités qui ont fait dériver le destin. Alex Martin a été le confident de Charles, le chef de la famille Campbell et l'observateur impuissant des décisions démentes du fils James. Il a surtout été le berger de Meredith, l'innocente victime de la psychose de James et le complice d'Émélie, la gouvernante, dont l'omniprésence auprès des jumelles, a changé le cours de leurs vies.

ISBN 978-2-9812217-0-4

*Il vaut mieux avoir de l'imagination
que de la mémoire !*

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés.

© 2010 Renald Dion, à compte d'auteur

ISBN 978-2-9812217-0-4

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2010

Bibliothèques de la ville de Québec

À Nicole
Muse de mes écrits

REMERCIEMENTS

Les mots qui m'habitent jaillissent d'eux-mêmes. Mais c'est grâce à Louise Boulet, France Deslauriers et Nicole Arseneault, s'ils ne sont plus délinquants et si bien rassemblés.

PROLOGUE

Charles Campbell, un personnage influent qui règne au sommet de la hiérarchie industrielle anglaise de Québec, trouve son fils unique trop timide et démesurément tourmenté pour qu'il le remplace à la direction de son chantier naval. Légitimé par ce constat qui le désole et son ambition de le voir lui succéder à la tête des affaires de la famille, il a envoyé James en Suisse pour qu'il acquière des connaissances et maîtrise l'art du savoir-faire en commerce international et surtout pour qu'il affirme sa personnalité. Il spéculé sur l'éloignement et sur les futurs acquis de son fils pour qu'un jour il puisse prendre sa relève au sein de la communauté industrielle. Nous le retrouvons à Genève à l'été de 1805.

À la même époque Élisabeth Lefranc, la fille unique d'une riche famille parisienne qui a fait fortune dans la fabrication des parfums, habite aussi Genève. Ce sont des événements dramatiques qui eurent lieu durant la Révolution française, alors

qu'elle était toute jeune, qui l'ont blessée dans l'âme et rendu son corps malade. Depuis quelques années, elle y vit pour recouvrer sa santé et se servir de l'omniprésence de sa mère qui, de Paris, oriente sa vie.

Rien ne laissait supposer que les deux jeunes allaient traverser, ensemble, des moments tragiques qui les exalteraient, mais surtout qui leur ménageraient un avenir sans lendemain. Les guerres napoléoniennes qui embrasent l'Europe forcent James, Anglais de souche, à faire preuve de beaucoup de discrétion et de retenue.

Trahi par la mère d'Élisabeth et pourchassé par les hommes de main de Napoléon, James épouse Élisabeth et le jeune couple quitte secrètement la Suisse. C'est à Québec que les époux vivent des moments dramatiques dont les effets sur leur vie et sur le destin de leur descendance auront des conséquences aussi imprévisibles qu'insensées.

Pendant plus de cinquante ans j'ai été un protagoniste de l'ombre dans la vie de cette famille anglaise, dans un contexte politique et économique de confrontation entre les patrons anglais et les ouvriers canadiens-français. J'ai été le confident du patriarche Charles, le témoin impuissant de la démence du fils James et le protecteur de Meredith, fille née de l'union de James et d'Élisabeth, honnie par son père.

C'est à ce titre que je m'autorise à partager mes souvenirs les plus secrets sur ce qu'aura été la vie de cette famille dont la puissance, la richesse et la notoriété n'auront pas servi de caution au bonheur.

Alex Martin, esq.

LE DÉBUT D'UN TEMPS NOUVEAU

James Campbell et Galen Fisher partagent un pied-à-terre depuis que leurs routes se sont croisées sur le campus de l'Académie de Genève. Le premier est le fils de Charles Campbell, un fortuné constructeur naval anglais de Québec ; le second est un Américain de souche dont le père exploite une banque dans la ville de Boston. À part la richesse et des personnalités attachantes, rien ne semble les rapprocher.

James est mesuré, flegmatique et sobrement romantique alors que Galen, un épicurien notoire, est frondeur et téméraire. Les études, si importantes aux yeux du premier, ne trouvent pas grâce aux yeux du second. Ce qui compte pour Galen, c'est le jeu, les filles et les sauteries. C'est cet enchaînement d'inconduites et de qualités qui font tant défaut à James, qui scellent une solide amitié qui pourrait l'aider à quitter l'indolence qui caractérise celui qui semble juste vouloir tuer le temps.

Les deux compères sont de plus en plus connus et reconnus sur le campus et leurs frasques finissent par attirer l'attention de la police. L'empereur des Français, Napoléon 1^{er}, qui a annexé Genève à la France, y maintient des agents de renseignements qui traquent les Anglais sur tout le continent, ce qui rend le séjour académique de James risqué en raison de ses racines britanniques.

Pour vivre et étudier en paix, pour se soustraire aux renifleurs de la police, James se présente sous les traits d'un Américain. C'est donc à ce chapitre que Galen, de par sa vraie citoyenneté américaine, devient son mentor et son protecteur. Il doit surtout moduler la fréquence et l'ampleur de leurs grandes virées nocturnes qui attirent trop l'attention.

L'avènement du Premier Consul a réhabilité la richesse en France et Claudia Lefranc qui a rouvert sa parfumerie de Paris, cadennassée lors de la Révolution, fait des affaires d'or. Sa fortune lui permet d'offrir à sa fille unique les meilleurs soins afin qu'elle puisse recouvrer la santé, abîmée dans la tourmente de la Révolution.

Par l'immuable volonté de sa mère, Élisabeth Lefranc vit dans le canton de Genève et réside, en cure ouverte, dans une maison de santé. Le repos, le grand air des Alpes et le soleil font des miracles. Sa jeune vingtaine frémit en elle ; elle renaît et veut profiter de sa santé recouvrée en toute liberté, loin des regards inquisiteurs de sa mère.

James fait la connaissance de la Française, aux formes juvéniles, à l'occasion d'un concert sous les étoiles. Il remarque la pimpante jouvencelle à l'allure gracieuse, dont la frêle silhouette

rythme la musique et la fraîcheur du teint irradie sur les autres mélomanes avec qui elle partage les pelouses du parc.

Galen, à qui rien n'échappe, observe avec un certain amusement les regards timides, mais invitants, que s'échangent les deux solitudes. Il force le jeu auprès de James pour qu'il se décide à se manifester mais c'est seulement à la fin du concert que les quelques mots échangés, alors qu'ils cheminent côte-à-côte vers la sortie, sont suffisamment chaleureux pour laisser deviner une suite à cette soirée. En rentrant, accompagnée de sa cousine Francesca, une Suisse italienne, Élisabeth empourprée lève et son cœur bat la chamade.

À peine Francesca a-t-elle emprunté une autre allée pour rentrer chez elle que James qui les talonne, hors de portée de vue, s'empresse de rattraper Élisabeth avant qu'elle n'arrive au portail de la clinique. La nuit s'annonce chaude et aucun des deux ne souhaite ni ne veut rentrer. Incapables de se dire au revoir, ils passent de longues heures à deviser sur leur vie, des plaisirs qui les séduisent et sur les raisons de leur présence en terre helvète.

Ils sont aussi rattrapés par leurs différences. Leurs pays sont en guerre ; elle est Catholique, il est Protestant et ils ne parlent pas la même langue. Toutes ces différences n'empêchent cependant pas Cupidon de décocher toutes les flèches de son carquois.

Pendant des semaines, ils assistent à tous les concerts. Leurs sorties mondaines sont fréquentes et les visites dans les musées de la région le sont tout autant. Ils forment un couple altier et leur notoriété est grande, tant sur le campus de l'académie qu'au cœur de la ville. Ils se fréquentent sous l'œil complice et approbatif de Francesca, chez qui Élisabeth se

réfugie pour folâtrer avec son premier amour. Quand le désir et les pulsions sexuelles commandent, c'est dans un petit hôtel particulier, sur les bords du lac Léman, qu'ils s'abandonnent, emportés par la passion de la mi-temps de leur vingtaine.

De son côté Claudia Lefranc, bien informée des fugues d'Élisabeth, apprend que les fréquentes et longues absences de sa fille cachent des relations amoureuses, ce qui lui déplaît profondément. Pour elle, Élisabeth est encore une petite fille à la santé fragile qui ne peut et ne doit vivre aucun désordre. Elle exige alors que les autorités médicales de la clinique la gardent en cure fermée et n'autorisent aucune sortie, à moins qu'Élisabeth ne soit accompagnée d'une infirmière. De plus, elle fait signifier à sa nièce Francesca de contenir ses combines d'entremetteuse et surtout éviter de sumener sa cousine et de mettre sa santé en danger.

Les deux jeunes amants sont choqués et dévastés par les nouvelles instructions, mais la surveillance accrue est loin d'occire la passion et l'amour qu'ils partagent. La séquestration d'Élisabeth qui ne laisse aucune place au partage amoureux et à une vie sociale animée se fait si lourde, que James, pour une fois, fait preuve d'imagination et concocte un coup fumant. Une ruse qui peut lui garantir sa présence auprès de sa bien-aimée.

Il songe à se faire embaucher comme veilleur de nuit à la clinique pour être près d'elle en tout temps. Trouvant l'idée géniale, c'est le rusé Galen et l'aventureuse Francesca qui se chargent d'organiser la tromperie dans le moindre détail. Aucun effort n'est ménagé pour garantir la faisabilité et la réussite de l'embauche de James. Pots-de-vin, séduction, léger chantage, tout est mis en œuvre pour transformer James en veilleur de nuit.

C'est aussi grâce à la complicité de l'infirmière de nuit, dont le silence est acheté à fort prix, que pendant plusieurs mois, James se glisse, une nuit sur deux, dans la chambre de la malade pour y vivre un amour plein de tendresse et de passion. Lorsque qu'Élisabeth sombre dans le sommeil, il s'inquiète de la voir s'agiter et combattre de fréquentes poussées de fièvre.

Il apprend, bien servi par des indiscretions du personnel soignant, qu'Élisabeth rend son petit déjeuner presque tous les jours. Elle est blafarde, perd du poids et son médecin traitant est très inquiet. Après quelques semaines angoissantes, la sève de la vie la fait briller de nouveau, alors que fort heureusement les autorités de la clinique n'en avaient pas encore informé Claudia Lefranc à Paris.

Les médecins de la clinique étant toujours mystifiés, c'est Francesca qui finalement diagnostique la raison des récents malaises de sa cousine. C'est chez son médecin personnel que les deux jeunes filles reçoivent la confirmation de qu'Élisabeth porte un enfant. Sa relative sérénité est bouleversée par le diagnostic alors que James, fort heureux de sa paternité inattendue, propose à la future maman de l'épouser. Il invoque son amour profond et sincère ; il s'engage à toujours veiller sur sa santé et à la protéger contre vents et marées et surtout, d'être un père de famille attentif et présent auprès de l'enfant à naître et des autres qu'elle voudra bien lui donner. Il se dit même prêt à s'établir à Paris, si tel devait être son désir.

C'est Francesca qui accepte la mission de se rendre à Paris pour annoncer à sa tante Claudia la décision arrêtée d'Élisabeth d'épouser James. La visite inattendue de sa nièce, qui est porteuse de nouvelles toutes récentes d'Élisabeth, enchante une mère

expansive et chaleureuse. Après que Francesca lui ait rendu toutes les civilités d'usage et lui ait annoncé le but réel de sa venue à Paris, Claudia perd tous ses moyens et devient hargneuse.

Courroucée, elle fait la sourde oreille aux réflexions de Francesca qui veut tout lui dire de l'amour de sa fille envers cet Anglais du Canada. Pour Claudia Lefranc, il s'agit tout au plus d'une histoire sans lendemain. Elle ne peut croire que sa fille aime cet homme et souhaite se marier. Ce qui la rend folle de rage, c'est qu'un Anglais lui vole sa fille, comme la Révolution française a tué son époux et assassiné son beau-frère. Devant la colère quasi démentielle de sa tante, Francesca fait le choix de ne pas lui révéler la maternité de sa cousine.

Menée par le dépit et la colère, Claudia ordonne à Francesca d'aviser sa fille qu'elle mettra tout en œuvre pour combattre sa décision et briser son projet de mariage; qu'elle dénoncera James aux espions de l'Empereur si elle persiste dans son dessein d'épouser cet Anglais.

Quelques jours à peine après le retour de Francesca vers Genève, sans même attendre une réaction ou une réplique d'Élisabeth, Claudia Lefranc informe la police secrète de Napoléon de la réelle identité de James, un faux américain.

Sans se laisser abattre par les menaces de Claudia, pas plus que par l'attente de la bénédiction de Charles Campbell à Québec, James et Élisabeth se marient dans la Chapelle de Calvin. Le mariage intime et discret est célébré en présence de Galen et de Francesca qui servent de témoins, et de quelques étudiants, très nerveux, qui font le guet pour parer à toutes mauvaises surprises. Ils savent tous que s'ils sont découverts, ils seront accusés de conspiration avec l'ennemi.

Comme l'identité de James est maintenant connue et qu'au cours des prochains jours il sera l'objet d'une traque active, les nouveaux mariés prennent la décision de quitter rapidement et secrètement la Suisse.

En dépit des contraintes climatiques d'un printemps paresseux et de la topographie de la montagne, James et Élisabeth s'enfuient vers l'Italie à travers les Alpes, aidés par Galen, Francesca et les complices du mariage. Pour une jeune femme à la santé fragile, enceinte par surcroît, c'est une aventure qui s'annonce périlleuse et pleine d'embûches. Une évasion qui angoisse James et le rend très fébrile.

Mais fort heureusement, ils sont aidés et guidés par de robustes montagnards et ne sont jamais inquiétés par les patrouilles de surveillance. Le mot d'ordre ne souffre d'aucune réplique : *Élisabeth doit se rendre à destination saine et sauve*. Les accompagnateurs et les guides de montagne doivent la protéger et la soutenir pour éviter que James ne prenne panique, car selon Galen, sa hardiesse naissante est fragile. La prime promise aux guides à l'arrivée les fait redoubler d'attention et ils ne ménagent aucun effort pour assurer le confort et la sécurité du groupe.

Après douze jours d'une lente cavale, c'est du port italien de Gênes qu'ils s'embarquent sur le *Chesapeake*, un voilier battant pavillon américain qui hisse ses voiles en direction de Boston. Là où un oncle de James, aussi constructeur de navires, habite.

La traversée de l'Atlantique est très éprouvante pour Élisabeth. Les conditions de salubrité et les nuits froides en haute mer grugent ses dernières énergies. La nausée occasionne de violentes convulsions. Le manque d'appétit, les sueurs nocturnes qui détrempent sa lingerie et

provoquent de grands frissons, une toux persistante qui souille son mouchoir de sang, et un amaigrissement perceptible la cloîtent dans sa cabine. James est affolé à l'idée qu'Élisabeth rende l'âme avant que le voilier jette l'ancre en terre d'Amérique. Fort heureusement, les vents favorables et les efforts de l'équipage poussent le *Chesapeake* vers Boston en un temps record.

Edward Campbell, l'oncle de James, prend le jeune couple sous sa protection dès leur débarquement en terre d'Amérique et amène son médecin personnel au chevet de la future maman. Sa maternité est reconfirmée et le fœtus est hors de danger ; mais les symptômes de la consommation, diagnostiquée à Genève, relèvent d'un cran le niveau d'inquiétude. Toutefois, quelques semaines de repos, de bons soins médicaux et une saine alimentation lui font prendre suffisamment de forces pour obtenir l'autorisation d'entreprendre la dernière étape du voyage.

Même désireux de rentrer rapidement à Québec, James et Élisabeth refusent l'offre de l'oncle Edward d'affréter une barque pour les mener vers Québec. Le souvenir de leur récente expérience en mer entretient leurs craintes de revivre d'autres affligeantes épreuves.

L'oncle Edward, jamais en panne de solutions, fait aménager une diligence pour en maximiser le confort et amoindrir, un tant soit peu, les épreuves de la route. Pour garantir la sécurité du couple pendant ce très long périple, il affrète un attelage robuste conduit par deux conducteurs expérimentés. Puis, fort d'un bon réseau de contacts et sa fortune aidant, il embauche un médecin qui accompagne Élisabeth jusqu'à Québec pour veiller sur elle. Il faut surtout éviter que sa santé se détériore et mette sa grossesse en danger.

Lorsque Charles, le père de James, reçut la lettre de son fils l'informant de son retour imminent avec sa femme, les futurs parents étaient déjà en route vers l'Amérique. Pour lui, accueillir une belle-fille française ne le rebute absolument pas ; il est même fort heureux et très fier de cette alliance.

Néanmoins, une rumeur tourmente et inquiète Charles Campbell et la communauté anglaise de Québec. Les nombreuses victoires remportées par le conquérant de l'Europe continentale sur les champs de batailles sèment l'inquiétude. Les ragots les plus alarmistes annoncent que l'Empereur des Français va bientôt ancrer son armada devant Québec pour reprendre la colonie des mains des Anglais. Même le lieutenant-gouverneur Milnes, qui prête foi à ces inquiétudes, invoque que les États-Unis semblent vouloir se ranger du côté des Français, ce qui donne encore plus de poids à leurs visions pessimistes.

Le dernier courrier, qui informe Charles que le couple est maintenant rendu à Boston, vient décupler sa fébrilité et sa grande hâte de revoir son fils et de rencontrer sa belle-fille. Le poids des années pèse de plus en plus lourd et il ne vise qu'à remettre la direction de ses chantiers à James. La pensée de passer le flambeau à son fils unique l'enchanté et gonfle son orgueil.

L'arrivée imminente du fils Campbell se répand comme une traînée de poudre à Québec. La population, anglaise comme française, sait qu'il est sur le chemin du retour avec sa femme, une Française. Les Canadiens français qui refusent de croire la rumeur de l'arrivée de Napoléon devant Québec se répandent en plaisanteries malveillantes et se moquent du lieutenant-gouverneur qui selon eux, confond Napoléon avec la femme du fils Campbell. Ils sont animés par la hâte de faire la connaissance de la jeune madame Campbell et de faire la fête.

Dans son empressement, Charles a fait poster des vigies à une trentaine de milles le long de la rivière Chaudière. À leur arrivée sur le bord du Saint-Laurent il les y attend, trop heureux de pouvoir leur faire traverser le fleuve lui-même. Il exulte, je crois même qu'il va crever tant son cœur bat et que le sang lui empourpre le visage. Dès que son fils met le pied à terre, il l'enlace si énergiquement que James doit le supplier de relâcher son étreinte tant il le retient fermement.

C'est en apercevant Élisabeth s'avancer, toute menue et famélique, qu'il remarque un début de maternité. Charles, qui n'a jamais versé une larme de sa vie, est étranglé par les émotions tellement sa joie est intense et son bonheur consacré. Élisabeth est embarrassée et croit y voir le déni de son mariage et son rejet.

Il faut quelques instants pour que Charles, hésitant, s'en approche et la prenne dans ses bras avec toute la douceur et toute la sollicitude dont il est capable. Une accolade affectueuse, une bise sur les joues et un murmure à l'oreille, font comprendre à Élisabeth que ce ne sont pas les larmes d'un père courroucé, mais bien celles d'un futur grand-père porté par la joie.

La fatigue du voyage, la pression de cette première rencontre et les émotions fortes qui la tenaillent la font s'évanouir dans les bras du solide gaillard. Charles qui depuis la mort de sa femme, longtemps avant le départ de James, avait toujours caché ses émotions, revit. Le jeune couple débarque à Québec à la mi-juin 1806.

LA FAUCHEUSE DE TEMPS

Dès leur arrivée à Québec, James et Élisabeth s'installent dans le somptueux Manoir Campbell qui jouxte la châtelainie de Coulonge à l'ouest du Cap-aux-Diamants. Situé en pleine campagne, à quelques milles du cœur de la ville, il domine aussi le Saint-Laurent. Pour célébrer le retour de l'enfant prodigue, Charles convie tous les notables des communautés anglophone et francophone de Québec pour présenter, comme il le dit, « *my son's French wife* ». À la fin de cette chaude soirée du solstice d'été, il conduit les invités sur les terrasses et dans les jardins pour contempler le spectacle pyrotechnique qu'il m'avait commandé d'élaborer avec l'aide des artificiers de l'armée.

La magnificence des bombes colorées soulève tant de hurras et de bravos, qu'aucun des invités ne remarque l'absence du couple. C'est de la fenêtre de sa chambre, réfugiée dans les bras de James, qu'Élisabeth contemple le spectacle tout en bleu, blanc et rouge qui éclaire le Manoir

et le fleuve en son honneur. Je crois qu'elle sait que ses forces qui l'abandonnent la poussent, lentement mais sûrement, vers les angoisses de la mort. Son unique préoccupation est de porter à terme cet enfant à naître.

La douceur du climat de l'été requinque Élisabeth. La vigilance médicale est salubre ; les repas copieux et festifs, élaborés par Émélie la gouvernante, lui donnent des rondeurs et le repos à l'extérieur de l'effervescence de la cité lui font prendre des couleurs. Elle recouvre ses moyens, son moral est bon, ses quintes de toux diminuent et elle est surtout moins livide.

De temps en temps, elle me rejoint dans les jardins pour y réaliser, sous ma gouverne, des agencements floraux. De leur côté, les domestiques ne ménagent aucun effort pour lui rendre la vie facile et agréable. Nous sommes attentifs à ses moindres désirs et nécessités, et nous la divertissons sobrement. Comme tous les serviteurs parlent français, les malaises linguistiques et culturels sont amenuisés et son adaptation en est d'autant facilitée.

Il m'arrive souvent, très souvent même, lorsque Charles et James descendent sur le chantier naval, d'accompagner Élisabeth sur les quais et dans la cité avant que le soleil ne se fasse trop ardent. Elle prend place à mes côtés dans la carriole et elle m'écoute causer, intéressée et curieuse, de la vie dans la colonie, des relations souvent tendues entre les patrons anglais et les ouvriers canadiens-français, de la pauvreté et de l'indigence, du rapt d'enfants et de l'esclavage qui ont toujours cours dans la colonie.

De son côté, ses confidences sont toutes en retenue et empreintes d'émotion. À l'occasion, elle me parle de ses

souvenirs de la Révolution française, de la mort qu'elle a côtoyée de très près et de sa maladie, qui a poussé sa mère à l'envoyer en cure en Suisse.

« Je suis née en 1779, avec une cuillère d'argent dans la bouche, dans un quartier bourgeois de Paris où j'y ai vécu ma petite enfance heureuse, voire très heureuse. Même si depuis plusieurs décennies le profil du quartier avait commencé à changer au profit d'une population de condition modeste, nous nous sentions toujours chez nous. Mais c'était sans compter sur la Révolution qui allait chasser les derniers propriétaires fortunés du quartier. C'est alors que notre famille qui avait résisté à l'appel de la migration vers un autre quartier bourgeois allait devenir, forcée par les événements, l'une des dernières à plier bagages.

Dieu sait que nous aurions dû partir des années plus tôt, ce qui nous aurait évités de traverser la période la plus sombre et la plus dramatique de l'existence de notre famille. Le petit hôtel particulier que nous habitions faisait l'envie de certains artisans et ouvriers, mais il attisait surtout la haine des révolutionnaires les plus provocateurs et les plus violents.

J'étais cependant trop jeune pour comprendre ce qui se passait réellement. Aujourd'hui, je ne sais toujours pas pourquoi papa s'est obstiné à maintenir ouvert notre petit hôtel, alors que nous étions visés par la vindicte d'une partie des habitants du quartier. Maman ne s'est jamais montrée loquace sur cette question qu'elle éludait, lorsque plus tard j'ai cherché à savoir, à comprendre.

C'est cette haine, dans un contexte de psychose révolutionnaire, qui a mené mon mécréant de père à la mort et à l'assassinat de son frère, vicaire dans une église près de chez nous, lors d'un massacre sordide qui,

je crois, a eu lieu en 1792. C'est cette même baryne qui avait démoli mon esprit et mon âme et qui a détruit ma santé.

Maman qui percevait que les choses commençaient à mal tourner et sentait que nous étions épiés de trop près, ne sortait presque plus. Lorsque nous le faisions, elle et moi, pour aller faire des courses en remplacement des domestiques qui avaient déserté, nos vêtements étaient remplacés par d'autres beaucoup plus sobres.

Les directives de maman étaient sans appel : passer inaperçue, adresser la parole aux étrangers qu'en cas d'extrême nécessité et toujours se tenir en milieux achalandés. Papa, de son côté, était impétueux et refusait de plier l'échine devant qui que ce soit. Loin de calmer le jeu, il se plaisait à attiser les braises et à haranguer ceux qu'il appelait les sans-culottes ; surtout ceux qui cultivaient ouvertement le ressentiment envers les ignobles bourgeois et les riches que notre famille incarnait. Nous connaissions le succès, nos privilèges foisonnaient et nous étions très appréciés en raison de la prospérité de la parfumerie.

Les émeutiers étaient de plus en plus présents dans notre quartier. Ils élevaient des barricades pour empêcher la circulation des indésirables et surtout barrer le passage de grandes troupes, appelées en renfort par le Roi.

Un jour, au plus fort des manifestations, j'étais dehors avec papa et nous n'avions pas été en mesure de regagner notre hôtel avant que d'autres barricades ne soient érigées. Au lieu de les contourner ou encore de négocier notre passage par des brèches qui permettaient un passage contrôlé, papa s'est mis en colère et en est venu aux coups avec le chef de la muraille. C'est alors que des pierres et des pavés ont été lancés de derrière la barricade. Mon père a été frappé de plein fouet par une pierre le tuant sur le coup.

Le malheur qui avait frappé sur la barricade calma la fureur des belligérants. Quelques jours plus tard papa à été porté en terre et nous n'avons plus jamais été attaqués ni importunés. Le respect de la vie avait repris tous ses droits. La mort de papa, la peine de maman, la peur et les inquiétudes qui me rongeaient, les barricades qui s'élevaient dans le voisinage, ont tué le reste de mon enfance. Comme j'étais très jeune, ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que ces sans-culottes n'étaient pas des meurtriers mais que c'est la faim et la peur qui dictaient leurs actions.

C'est dans la foulée de l'assassinat de mon oncle, dans l'église où il était vicaire, que ma vie a réellement basculé. Maman étaient dévastée par la mort de papa et celle du frère de papa. Pour nous épargner d'autres malheurs, et pour faire voir aux révolutionnaires qu'elle était sensible au problème de la malnutrition qui sévissait, maman hébergeait deux miséreux, un homme et une femme. Souvent le midi, maman accueillait à notre table un ou deux enfants chétifs, certainement malades et toujours crasseux. C'est à leur contact que j'aurais attrapé et développé une infection.

Ce n'est que plusieurs années plus tard que ma maladie a été définitivement diagnostiquée. Je n'arrivais plus à bien faire mon travail à la parfumerie et je me terrais à la maison. Je ne sortais plus, je ne voyais personne et mes amis ne me visitaient plus. Des fièvres constantes, une perte d'appétit, des sueurs nocturnes, de mauvaises toux et des douleurs dans la poitrine ont révélé que j'avais attrapé la consommation. Mes poumons étaient atteints et c'est alors que ma mère m'a envoyée en Suisse pour y être soignée par des cures de soleil et le grand air des Alpes.

Je ne sais pas si je guérirai et si j'exorciserai cette infection qui ne pardonne pas et, qui très souvent, tue ! Une chose est certaine toutefois, elle m'aura fait connaître l'amour, l'unique amour de ma vie ; elle fera de moi une maman et elle m'aura permis de découvrir un grand pays qu'il me faudra maintenant apprendre à connaître et à aimer.»

Élisabeth ne s'est jamais montrée causante sur ses rapports familiaux et sur sa vie de jeune femme, mais suffisamment pour que je retienne que ses études supérieures avaient été un choix qui n'était pas le sien ; que la surprotection maternelle avait été oppressante et que, par-dessus tout, elle avait détesté son travail à la parfumerie dans l'ombre de l'autorité de sa mère.

J'ai la conviction que la négation de son mariage et la dénonciation de James à la police de Napoléon par sa mère, la désolent et la marquent profondément ; mais aussi que la pensée que sa mère a été l'instigatrice de leur fuite vers la colonie du Canada transcende sa peine de ne jamais la revoir. « ...pour une fois, maman n'a pas fait le choix ni pris, à ma place, la décision la plus importante de ma vie. »

Lorsque James rentre du chantier, le couple se retire dans ses appartements ou encore, se balade dans les flamboyants jardins qui surplombent le Saint-Laurent. Élisabeth prend plaisir à lui parler de sa découverte du nouveau monde, des choses qu'elles a vues, de celles qu'elle aimerait voir ou encore revoir. En réplique, James la sermonne doucement en la suppliant de limiter ses efforts. À l'occasion, ils se rendent dans la cité pour y écouter un concert, en souvenir du moment où ils se sont connus, ou encore faire un arrêt dans une maison de thé pour s'y reposer. La maternité d'Élisabeth

ne semble plus en danger et ses rondeurs remodelent toujours sa féminité.

Autant l'été 1806 est magnifique, autant l'automne est hâtif, frisquet, venteux et humide. Élisabeth sombre rapidement dans la déprime, son teint de pêche s'obscurcit et les quintes de toux sanguinolentes l'assaillent à nouveau. Malgré toute l'attention et les soins médicaux dont elle est l'objet, sa santé se détériore précipitamment. Lors de ses visites au Manoir, les silences songeurs et les observations du docteur Fisher, le médecin de la famille, trahissent de profondes inquiétudes qu'il partage discrètement avec Charles. Il doute des chances d'Élisabeth de mener sa grossesse à terme et de la force de caractère de James, qu'il a connu tout jeune, pour traverser l'épreuve qui s'annonce.

James, impuissant, ne peut que constater la rapide détérioration de la vitalité d'Élisabeth. Il reste auprès d'elle en quasi permanence. Le dernier mois de l'année, qui doit offrir le nouveau-né à la chrétienté, est d'une froidure excessive et n'aide en rien la guérison. Plus décembre égrène ses jours, plus Élisabeth dépérit. Plus elle défaille, plus James s'apitoie sur son propre sort, sans pour autant l'abandonner. Il boit abondamment, il ne se rend pas au travail et il ne dort presque plus.

C'est à la mi-décembre que le docteur Fisher informe d'abord Charles, ensuite James, que la fin est proche. Il est certain qu'Élisabeth ne verra pas la nouvelle année et promet qu'il va tout mettre en œuvre pour sauver le bébé. Il suggère une fois de plus à Charles de bien protéger et de

surveiller son fils qui s'apprête à vivre des moments extrêmement pénibles.

Je me souviens clairement et je n'oublierai jamais cette veille de Noël 1806. Dès l'aube, le docteur Fisher présent au chevet d'Élisabeth depuis plus de 24 heures, annonce sans ménagement à James que les heures de sa femme sont comptées et qu'il doit dès maintenant se préparer à lui faire ses adieux.

Toute la journée durant, James, le docteur Fisher et la gouvernante Émélia ne quittent plus Élisabeth. Ils bondissent à chacun de ses mouvements et à chaque spasme qui explose avant de s'éteindre dans un inquiétant silence. Contre toute attente James, confronté à cette inévitable fatalité demande, puis ordonne au docteur, de protéger la vie d'Élisabeth avant celle du bébé.

Dans la salle de séjour, Charles et moi, tendons l'oreille aux moindres clameurs qui descendent de l'étage. Les silences nous alarment encore plus que les fréquents gémissements et nous gardent en éveil. En début de soirée, alors que le Manoir est plongé dans la pénombre la plus totale, Émélia vient réclamer notre présence auprès d'Élisabeth et de James qui ne semble plus vivre dans le moment présent.

La pauvre petite femme fait pitié et nous comprenons que nous n'allons plus la revoir vivante. À peine sommes-nous entrés dans la chambre que nous en sommes expulsés. Les contractions très rapprochées annoncent l'arrivée du bébé. C'est après deux heures de douleurs intenses et de cris déchirants qu'Élisabeth donne

naissance à des jumelles, dont l'une est fortement handicapée. La grande faucheuse rôde et immédiatement après l'enfantement, Élisabeth rend l'âme. Son cœur et ses poumons n'ont pas résisté à tant de douleurs et d'efforts.

Les heures qui suivent la mort sont à la fois tristes et tumultueuses. Le docteur Fisher avait vu juste, James ne peut contenir sa peine et surtout sa colère. Il est incapable d'agir, si ce n'est pour abimer les meubles et fracasser ce qui se trouve à portée de main. Un vent de folie et de démence traverse le Manoir. Puis au sortir de sa torpeur, toujours en proie à une puissante divagation, il ordonne à Émélia de faire disparaître la frêle handicapée et refuse, au grand dam de Charles, du docteur Fisher et d'Émélia, de tenir son autre fille dans ses bras et même de la regarder.

Pendant qu'Émélia assure l'asepsie du corps d'Élisabeth et que Charles organise la présentation de la dépouille mortelle et le service funèbre, je deviens l'ombre de James. Le triste jeune homme, sous les effets de l'alcool, est assailli par les divagations et les hallucinations de la folie qui le conduisent sur le promontoire qui surplombe le fleuve.

Je crains un instant qu'il n'enjambe le parapet pour s'en aller rejoindre Élisabeth ; puis, au moment même où je m'approche pour l'en empêcher, il se retourne brusquement et s'effondre dans mes bras. Son corps est en proie à de violentes convulsions, similaires à celles du mal sacré. Pendant un très long moment je le prends dans mes bras sans bouger, et lorsqu'il reprend ses sens je le ramène discrètement dans ses appartements. Je le lave, je nettoie ses vêtements et je le mets au lit. Le calme

retrouvé et la fatigue aidant, il sombre dans un profond sommeil. Je n'ai pas relâché ma garde un seul instant et au réveil, les signes de celui qui se prépare à l'irréparable semblent s'être effacés de sa physionomie.

La veille mortuaire se fait sur deux jours et deux nuits. Sur le cercueil fermé, exposée dans le grand salon, un lys blanc et un carton manuscrit porte un émouvant adieu « *All that I made in the life is the road which led me towards you. Adieu mon amour !* » À sa demande expresse, James passe seul les deux nuits dans le grand salon du Manoir qui sert de salon mortuaire, mais je veille toujours au grain. La ville a fait silence, les deux communautés se sont rejointes et ce Jésus, né quelques jours plus tôt, a laissé toute la place à cette petite maman qui est partie en donnant la vie. Les funérailles célébrées selon les rites de la foi catholique sont sobres et émouvantes.

Le lendemain des obsèques le docteur Fisher revient au Manoir accompagné de l'abbé qui avait célébré les funérailles. Il affirme que la petite handicapée ne survivra pas et convainc facilement James de l'urgence de faire baptiser les deux petites sœurs avant que la fatalité ne frappe. L'une prend le prénom de Meredith et l'autre celui d'Elisabeth. C'est le premier et le dernier geste paternel, la dernière attention sentie de James envers ses filles.

Le docteur Fisher propose à James d'amener la petite Elisabeth à l'hôpital pour qu'elle y vive ses dernières heures sous la garde et les soins des religieuses. Pour éluder leurs questions et ne pas éveiller leur suspicion, il la déposerait sous le seul prénom d'Elisabeth, sans aucun patronyme. Étant donné ses fréquentes

visites l'hôpital, sa notoriété auprès des religieuses, et le fait que dans le passé il y a déjà déposé des enfants abandonnés, il ne serait pas questionné et n'éveillerait aucun soupçon. Il en serait même remercié et louangé.

James verse une forte somme d'argent à remettre aux religieuses et abandonne Meredith aux soins d'Émélia, qui reçoit aussi une dot importante ainsi qu'une allocation mensuelle substantielle, pour prendre soin et éduquer la petite Meredith. Malgré les objections de Charles qui est atterré et attristé, malgré ses appels à la raison, une fois les arrangements pris, James quitte Québec.

La rumeur veut qu'il se soit dirigé vers Boston pour ensuite traverser en France pour y rencontrer Claudia Lefranc. Je ne peux cependant confirmer ou infirmer ce oui-dire. Ce n'est qu'à la fin de l'été 1807 que James réapparaît au Manoir. Il refuse toujours de voir Meredith, qu'il tient responsable de la mort de l'amour de sa vie. Il n'y prête aucune attention et ne daigne pas s'informer du sort de la petite Elisabeth. Il se contente de reconfirmer la responsabilité de la gouvernante Émélia pour la tutelle de Meredith.

L'INFÂME PERFIDIE

Les Anglais, privés du bois des pays scandinaves par le blocus continental de Napoléon, se tournent vers Québec pour s'approvisionner et pour y faire construire leurs navires marchands. La mainmise des grandes familles anglaises sur le commerce est totale, alors que les choix et les décisions politiques relèvent de leurs seuls intérêts. La construction navale prend de l'essor et le chantier des Campbell bâtit des navires de plus en plus gros et de plus en plus rapides.

Dès son retour à Québec, James se met résolument au travail, ce qui lui vaut une certaine reconnaissance au sein de la communauté des affaires. Il retient de plus en plus l'attention des bourgeois qui n'hésitent pas à lui faire une place de choix parmi eux. C'est ainsi que lorsqu'il se rend dans leurs salons sur la Grande-Allée, il devient promptement l'objet de la convoitise des jeunes prétendantes de la Haute-Ville, qu'il éloigne en invoquant son deuil récent. Il prend aussi beaucoup plaisir à flâner dans les échoppes et boutiques fréquentées par la fine fleur, témoins d'une société qui vit dans l'aisance.

Meredith, toujours sous la garde d'Émélia, grandit dans la plus totale indifférence de son père qu'elle ne croise que très rarement au Manoir. Jamais un mot gentil, une cajolerie ou un sourire, jamais n'a-t-elle reçu une quelconque reconnaissance ; *elle n'est pas, elle n'existe pas !* Mais la petite ne semble pas s'en formaliser car pour elle, ce *daddy* n'est qu'un étranger qui ne fait que passer au Manoir pour donner des ordres.

C'est le grand-père Charles qui compense pour les effets pervers de l'insensibilité de son fils et il est très présent dans le quotidien de la petite Meredith. Il l'amuse dans les jardins, la promène en carriole et à dos de cheval et ils jouent à cache-cache dans le Manoir. Il m'arrive même de jouer à colin-maillard avec eux dans les jardins. Le soir, avant qu'elle s'endorme, ils font la prière et il lui raconte des histoires qu'il invente au fur et à mesure. Mais plus que tout, ce sont les couleurs, les odeurs et les prêches des services religieux du dimanche qui la font exulter.

C'est à Émélia qu'incombe la responsabilité de la transmission des valeurs familiales, la guérison des petits bobos, l'enseignement des bonnes manières, la discipline et les premiers apprentissages. Un grand attachement et une complicité profonde s'établissent entre Meredith, son grand-père et Émélia. Meredith est une gamine heureuse que la hargne paternelle n'affecte en rien.

Lorsque que la fillette sort de la petite enfance, Émélia recommande qu'on l'envoie au couvent des Ursulines, une école catholique de langue française. James, toujours absent et totalement insensible aux besoins de sa fille, n'oppose aucune

objection alors que Charles, qui comprend que le bien et l'avenir de sa petite-fille prévalent, est quand même attristé du départ de sa petite chérie vers le pensionnat. Au moment du décès de sa femme, le Manoir avait fait silence, il avait cessé de rire, il avait cessé de respirer. Puis les rires éclatants et les espiègleries de Meredith étaient venus le ranimer. Il avait retrouvé le bonheur et le plaisir d'y vivre n'eut été de l'arrivée de Victoria Forsyth et de son fils Byron.

Alors âgée de huit ans, Meredith se trouve plongée dans la culture et la langue de sa mère auprès de femmes vouées à l'éducation des jeunes filles. Ses années chez les Ursulines la singularisent et elle porte l'empreinte d'une fillette attentive, dévouée et attentionnée, qui ne cède le pas qu'à ses débordements d'allégresse. Elle aide les plus petites et les console au besoin. Elle répond avec enthousiasme aux demandes des religieuses et elle est très dévote. Lorsqu'elle échappe à la vigilance des religieuses, c'est à la chapelle qu'elles la retrouvent à tout coup.

Elle loge en permanence au pensionnat et ne réintègre le Manoir que quelques semaines en été. Il en est ainsi jusqu'à l'aube de ses treize ans. La malice et les intérêts personnels de la nouvelle régente vont mener Meredith à son bannissement et lui imposer un long voyage aux conséquences insoupçonnées.

Après dix ans d'une longue traversée du désert, James avait épousé l'intrigante et libidineuse Victoria Forsyth. Une séductrice perfide à la cuisse légère, qui était vue dans tous les salons, qui dénudait et exhibait ses charmes avec désinvolture et qui était le personnage central des commérages les plus croustillants. Toute

la bonne société de la Haute-Ville savait qu'elle menait une chasse au trésor sans vergogne et certains avaient misé sur sa réussite. L'annonce de leur mariage avait quand même créé toute une onde de choc. Les noces ne furent pas aussitôt célébrées que Victoria, qui menait James à la baguette, avait pris le contrôle du Manoir. Même que Charles, qui pourtant en était l'unique propriétaire, avait choisi de se taire et de fermer les yeux sur sa dépossession pour ne pas empoisonner ses relations avec ce fils qu'il ne reconnaissait plus.

Dès son installation dans la maison des Campbell, elle avait déployé son arsenal de séduction pour que Byron, fils issu d'un premier mariage, tombe dans les bonnes grâces de James et s'en fasse aimer. Elle ne visait rien de moins qu'à occulter à tout jamais la malaimée au profit de son fils, de quatre ans l'aîné de Meredith.

Meredith ne cohabite avec sa belle-mère que durant deux étés, aux cours desquels elle est tenue complètement à l'écart. Elle n'est invitée à aucune fête, ne participe à aucune sortie et prend ses repas dans les cuisines avec son grand-père et Émélia. Les trois détestent tellement Victoria Forsyth, qu'ils composent très bien avec la situation. Le conte *Cendrillon* que Meredith avait si souvent lu chez les Ursulines offre tant de ressemblances avec ce qui se passe au Manoir, que malgré son bas âge, elle n'est pas dupe et s'en amuse en affublant Victoria Forsyth du nom de Madame de Trémaine, en référence à la belle-mère de Cendrillon.

L'influence de la vénale Victoria sur James est si dominatrice qu'elle l'amène à se séparer de Meredith. Elle brode un tissu d'horreurs et de mensonges qu'elle allègue pour le convaincre de l'expédier vivre chez sa grand-mère Lefranc à Paris. Elle prétend agir pour le bien de la petite. James est si absent du quotidien qu'il ne voit pas la malice et la perfidie de son infâme épouse.

Les relations entre la nouvelle maîtresse des lieux et Émélia qui devine le coup fourré, se dégradent lentement mais sûrement alors qu'Émélia ne ménage pas ses efforts pour la faire sortir de ses gonds. Avec la complicité des domestiques, de la lingerie fine disparaît, les robes de soirée sont mal entretenues et le service et les repas aux invités sont souvent sabotés. Même Byron, le détestable prétendant au trône, reçoit le même traitement de la part du personnel que celui que réserve sa mère à Meredith.

Comme les allées et venues d'Émélia dans le Manoir se font sans restriction, c'est grâce aux oreilles fines de ses indiscretions, derrière les portes des appartements de James et Victoria, que ses doutes sont avérés. Sa suspicion exacerbée la pousse à commettre plusieurs indiscretions et à lire les lettres échangées entre James et la grand-mère Lefranc à Paris.

Des explications, tordues au possible, convainquent Claudia Lefranc d'accueillir sa petite-fille en France, afin d'y parfaire son instruction et son éducation. La méfiance d'Émélia confirmée cède le pas à une profonde tristesse, qui

est vite remplacée par sa détermination à tout mettre en œuvre pour combattre cette abominable contrevénité. La cupidité et la fourberie règnent.

Le départ pour Paris est annoncé pour les premiers jours de septembre. Le couple maudit, qui n'a même pas le courage de son infamie mande Émélia pour annoncer la décision. Meredith qui vit une relation de dépendance, de confiance et d'amour avec Émélia, est choquée. Elle l'implore de ne pas laisser son père et Victoria l'expatrier et ce sont ces supplications, la peine et la tristesse de Meredith qui entrouvrent la porte à une ruse qui pourrait lui éviter la déportation.

Pour élaborer un plan qui pourrait faire obstacle à la décision de James, Émélia doit quitter la ville. Après avoir demandé et obtenu de James la permission de s'absenter pour une très longue période, sous le prétexte de se rendre aider sa sœur aux prises avec de sérieux problèmes de santé, elle quitte le Manoir au grand contentement de Victoria Forsyth. En partant, elle me prie de la remplacer auprès de Meredith, de visiter la petite aussi souvent que faire se peut, chez les Ursulines. Elle insiste aussi pour que je l'assure que jamais elle ne l'abandonnera et de lui garder sa confiance.

Des mois d'inquiétude et de doute passent avant qu'Émélia ne reprenne contact. Je la rencontre dans la petite maison qu'elle habite à l'orée de la ville, près du faubourg Saint-Roch. Elle a imaginé un stratagème, à la fois audacieux et risqué, pour empêcher l'exécution du décret de James. Elle m'y fait venir pour me l'expliquer et solliciter ma collaboration et ma contribution.

« Jamais cette enfant, que j'aime et que je protège depuis sa naissance ne me quittera, jamais ! C'est pourquoi j'ai adopté une fillette qui, depuis quelques mois, vit avec moi. Je la transforme et je l'instruis pour qu'elle devienne une doublure crédible de Meredith et qu'à sa place, elle parte pour Paris. Je crains cependant de manquer de temps pour compléter sa métamorphose, c'est pourquoi votre soutien m'est absolument nécessaire pour que la substitution s'accomplisse sans bavure. Il est de toute première importance que vous convainquiez monsieur Campbell de vous désigner pour accompagner Meredith jusqu'à Paris. Comme j'ai besoin de chaque instant pour créer une deuxième Meredith Campbell, il est tout aussi important que vous le convainquiez de reporter son embarquement pour la France à la toute fin de la saison de navigation, le plus tard possible. »

Je veux bien apporter ma contribution et je suis enchanté de la confiance d'Émélia à mon endroit, mais j'ai surtout besoin d'être pleinement rassuré et convaincu de la volonté profonde et motivée de Meredith de ne pas partir vivre en France.

Lors d'une sortie autorisée du pensionnat, je la conduis chez Émélia pour qu'elle lui explique le plan et la façon dont elle entend s'y prendre pour le réaliser. Nous dormons sur place et pendant deux jours, en l'absence de la fillette qui allait la remplacer à Paris. Tous les détails de la substitution sont expliqués et discutés avec la petite. Seuls la façon et le moment où va s'opérer la transformation ne sont pas dévoilés.

Quoiqu'éberluée par l'ampleur de l'imposture, Meredith n'oppose aucune objection et donne son plein accord, trop heureuse de pouvoir continuer à vivre à Québec aux côtés d'Émélia et de fréquenter l'école des Ursulines. Elle analyse

avec lucidité ce qu'Émélia dit et devine ce qu'elle tait. Sa principale angoisse, sinon son unique, est de nature religieuse. Elle ne veut pas commettre un péché, elle ne veut pas fâcher Dieu et surtout ne pas être jetée en enfer. Elle va prier pour que, tout comme elle, sa doublure puisse goûter au bonheur.

Mais la fibre maternelle d'Émélia et la volonté réaffirmée d'une fillette de ne pas se séparer de sa gouvernante ne sont pas sans me triturer les entrailles. C'est pourquoi, avant de garantir mon aide et ma participation à la conclusion de la supercherie, je profite de chacune de mes visites au parloir des Ursulines pour m'assurer de la vitalité des motivations de Meredith. Il m'importe que cette volonté ferme de rester à Québec soit celle de Meredith, et non pas celle d'une mère adoptive en mal de maternité.

De son côté, Émélia me dit comprendre qu'en raison de son jeune âge, Meredith est vulnérable et peut être facilement manipulée. Elle reconnaît qu'elle ne fait aucun effort pour la convaincre de refuser sa substitution, car c'est la volonté maintes fois exprimée par Meredith. Elle est aussi consciente que si sa supercherie devait être découverte, elle pourrait encourir la peine de mort et être pendue sur la place publique. Mais cette inquiétude n'ébranle pas sa détermination. Ses craintes ne lui font pas faire marche arrière et gardent sa vigilance en éveil.

Finalement, mes allers-retours entre Émélia et Meredith me convainquent du bien-fondé de la démarche et de ses chances de réussite. Pleinement rassuré et aussi porté par le désir de garantir

le bonheur de Meredith et de sa doublure, comme elle l'a surnommée, je persuade James de l'importance de terminer des travaux en cours dans les jardins et, tel que souhaité par Émélia, de reporter de quelques semaines la date du départ pour la France. Cette partance repoussée me laissera quand même assez de temps pour rentrer directement à Québec, avant que les glaces ne viennent barrer la route du fleuve.

Toute l'affection que j'ai pour James ne suffit pas à lui assurer mon absolue loyauté. Charles son père, profondément troublé par la démence de son fils m'avait supplié, sur son lit de mort, de veiller au bien-être de sa petite-fille. Émélia vient donc m'offrir l'occasion d'honorer ma promesse faite à cet homme qui me considérait comme un frère et non comme son intendant.

Le jour du départ, dans une mise en scène soigneusement orchestrée par la maîtresse du jeu, je me rends sur les quais avec Meredith tout en la soustrayant au regard des badauds. Je tressaille à la seule pensée que James pourrait décider de poser un geste d'humanité et de descendre dans le port pour saluer sa fille une dernière fois. Je suis réellement inquiet, car il a écouté attentivement mes propos et démontré un certain intérêt envers sa fille dont le départ n'est pas sans lui rappeler son retour au Canada avec Élisabeth douze années plus tôt. Puis, sans épiloguer indûment, il a accepté avec satisfaction et empressement de me laisser l'escorter à Paris.

Les destinées des deux fillettes, inconnues l'une de l'autre, viennent de faire écho. Lorsqu'elles se croisent sur le quai, Meredith fixe intensément sa remplaçante qui porte maintenant son nom ;

mais ni son regard ni son sourire contenu ne trahissent sa pensée, ni ne laissent paraître la moindre émotion.

À la fin de septembre 1818, accompagné de la fausse Meredith, je m'embarque sur l'*Earl of Buckingham* en partance pour l'Angleterre, pour ensuite me rendre au Havre et finalement monter sur Paris. Lorsque le gros bâtiment hisse ses grandes voiles, c'est plein de doutes et de craintes que j'entreprends ce long voyage qui retouche à jamais le destin de deux fillettes.

Pendant les semaines que dure la traversée, j'ajoute aux connaissances de la doublure en revisitant les affaires de la famille. Je cause abondamment de la personnalité de son père et de ce que je connais de sa mère. Malgré ses dehors frondeurs et sa fausse assurance, je sens la nouvelle Meredith très angoissée.

Ses questions n'ont de cesse et elle s'abreuve de mes réponses et commentaires avec attention et un certain émerveillement. Seul son sommeil me procure un répit, car je crains toujours de commettre un impair et de trahir un dessein qui doit à jamais rester secret. Émélia a réussi, en huit mois, une admirable transformation ou alors Meredith, puisqu'il faut maintenant la reconnaître sous ce nom, est une joueuse dotée d'une intelligence hors du commun. Convaincue de son ascendance d'être une vraie Campbell, nous n'avons plus à craindre d'être démasqués.

Elle va prendre racine à Paris, non pas comme une usurpatrice mais comme la véritable héritière Campbell ; la fille de cet Anglais qui l'abhorre au point de ne l'avoir jamais approchée et d'avoir ordonné son bannissement.

L'EMPREINTE DES ORIGINES

A notre arrivée à Paris, l'accueil est enthousiaste et chaleureux. L'exotisme et la simplicité de Meredith séduisent, alors que ses manières un peu rustres et la façon étrange qu'elle a de s'exprimer suscitent l'étonnement. La grand-mère et la petite-fille se toisent discrètement, puis s'apprivoisent tout en douceur. La foi absolue des vertus des liens du sang fait que la grand-mère adopte prestement l'enfant de sa fille à jamais disparue. Après quelques jours passés en leur compagnie et après avoir vu leurs sourires et signes de connivence, c'est avec un léger pincement au cœur que je leur fais mes adieux. C'est ce moment que choisit Claudia Lefranc pour me glisser discrètement à l'oreille :

« Par vous, monsieur Martin, je sais qu'Élisabeth est disparue dans la souffrance, mais aussi dans les bras de l'amour. Lorsque James est venu me rencontrer, après la mort de ma très chère fille, j'ai été à la fois rassurée et inquiète. J'ai compris que son amour pour Élisabeth n'était pas feint et j'ai décelé la franchise dans sa quête de pardon pour m'avoir enlevé ma fille.

Mais sa froideur et son incapacité à me parler de ma petite-fille Meredith m'ont profondément inquiétée. Il ne savait rien, il ne disait rien. C'est dans ce contexte que lorsqu'il m'a proposé de la prendre sous ma responsabilité, j'y ai vu l'occasion de renouer avec le passé, de revivre les années perdues et d'apprécier ce qu'il était advenu de Meredith.

Grâce à vos confidences et à vos révélations, mon âme et mon cœur mortifiés par la colère et le chagrin renaissent. Meredith, la fille de ma fille, sera aimée et protégée comme l'a été Élisabeth, et je suis certaine qu'elle saura, à son tour, propager l'amour et la joie de vivre.

Merci encore monsieur Martin ! Je me souviendrai de vous comme le pèlerin qui est venu me redonner vie en se faisant le berger de ma petite Meredith.»

Puis je suis rentré sur le dernier voilier qui allait remonter le fleuve jusqu'à Québec, avant que les grands froids d'hiver ne viennent le glacer pour en bloquer le passage jusqu'au printemps.

Je n'aurai connu la nouvelle Meredith que l'espace de quelques semaines, au cours de notre traversée de l'Atlantique, mais cela aura été suffisant pour établir une certaine complicité entre nous. Est-ce parce qu'elle me perçoit comme son dernier lien ou encore comme une amarre avec ce père, cette famille et ce milieu qui lui furent et lui sont toujours refusés. Est-ce aussi parce que j'ai connu sa mère et que j'étais présent à son décès ? Je ne sais pas vraiment !

Toujours est-il que jusque vers l'âge de 18 ans, elle m'écrivait de nombreuses lettres que je n'ai malheureusement pas eu la sagesse de conserver hormis deux, particulièrement touchantes, que je

conserve précieusement. C'est donc de mémoire que je bats le rappel de sa vie parisienne.

Ses premières saisons à Paris sont pénibles et portent plusieurs blessures tant du corps que de l'âme. Elle sait qu'on la trouve mal dégrossie et devoir composer avec un niveau de langage et un vocabulaire qu'elle ne comprend pas toujours et qu'elle trouve ampoulés, la bute. Elle se croit dévisagée avec mépris et elle en vient même aux mains avec des jeunes filles de son âge qui la disent ignorante et sauvageonne. Puis avec le temps, ses lettres sont moins vindicatives et deviennent même lumineuses.

Outre ces premiers mois d'une acclimatation ardue, les toutes premières années de Meredith en terre française sont sans histoire. Sa grand-mère développe sa personnalité et l'initie aux devoirs, aux obligations et aux façons de faire de la bourgeoisie. Plus important encore, elle l'envoie dans les meilleures écoles pour faire des études supérieures afin qu'elle puisse, comme il était prévu pour sa mère Elisabeth, lui succéder à l'intendance de la parfumerie. Contre son gré cependant, un précepteur de langue anglaise lui est attaché.

C'est sa toute dernière lettre, avant un long et inquiétant silence, qui me fait prendre conscience de l'ampleur et de la portée du geste que j'ai posé six années plus tôt. Une fillette de treize ans avait suivi aveuglément deux adultes qui avaient refusé d'obtempérer aux décisions et aux ordres d'un père, pour le bien et surtout la volonté d'une autre fillette.

Paris, Octobre 1824

Cher monsieur Martin

Je vous écris cette lettre le jour anniversaire de mon arrivée à Paris il y a exactement six ans. Je veux d'abord vous assurer que le plaisir de vivre auprès de ma grand-mère ne se dément pas. Bien sûr, comme je vous l'ai déjà mentionné dans des correspondances antérieures, la première année a été très pénible, alors que j'ai eu à défendre mon accent, ma culture et mes façons de dire et de le faire à coups de pied et avec de belles griffures.

Mais avec l'aide et le soutien de grand-mère, les choses se sont arrangées et plus personne ne se moque de moi. J'ose même avancer que je suis devenue une vraie Française. Je fais maintenant des envieux en raison de la notoriété de grand-maman qui rejaillit sur moi, de sa fortune acquise dans les affaires de la parfumerie, de tous les privilèges et bénéfices qui me sont accordés et, dois-je humblement le souligner, par la force de mes succès académiques.

Mon corps est à Paris certes, mais mon esprit et mon âme habitent toujours Québec. Ces six dernières années n'ont pas donné la réplique à mes interrogations. Grand-mère ne sait rien ou ne veut rien me dire et élude habilement toutes mes questions en invoquant n'avoir jamais rencontré mon père. Vos lettres, quoique très chaleureuses et attendues de ma part, demeurent muettes sur un passé que vous avez eu en partage. Mais jamais un seul mot concernant mon père. Pourquoi tout ce silence ?

Je ne comprends toujours pas que mon père, qui se serait effondré de chagrin à la mort de maman, m'ait placée dans un orphelinat et n'ait jamais daigné venir me voir. Qu'il aura fallu presque douze

années pour qu'une étrangère, Émélia je crois, me retrouve à l'orphelinat et me dise la vérité sur ma naissance, le décès de maman et mon bannissement.

Je ne conçois pas que la souffrance et le malheur aient pu pervertir l'âme et le cœur de mon père à ce point ; qui plus est, je ne comprends toujours pas que vous, qui avez connu Élisabeth ma mère et James, mon père, n'ayez pas été en mesure de m'expliquer. Pourquoi ne pas avoir pris le temps de m'aider à comprendre ?

Soyez assuré que je ne suis pas en colère contre vous, ni contre personne d'ailleurs. Je ne veux surtout pas vivre la haine au cœur, mais l'ignorance me chagrine au plus haut point. J'ai mal à l'âme et j'espère qu'un jour je pourrai faire la lumière sur ce qui s'est passé en terre d'Amérique. Un jour, peut-être, aurez-vous une deuxième chance de me lier pleinement à ce passé, à la fois triste et obscur.

Meredith

Maintenant âgée de vingt-trois ans, Meredith vit en terre française depuis une décennie. Elle est la fierté de sa grand-mère Lefranc et est devenue une personnalité que tous veulent fréquenter. Tout comme sa mère Élisabeth l'a fait avant elle, Meredith s'initie aux rouages et au fonctionnement de l'industrie des parfums.

Les traits de sa délicate beauté parent même la publicité de la parfumerie Lefranc et son effigie enrichit leurs plus grandes et populaires fragrances. Elle prend goût à la littérature et elle s'initie à toutes les formes d'art. Son charisme et son charme exotique, coiffés d'une rare érudition, lui procurent une place de choix dans la haute société parisienne. Elle séduit Paris qui vit à l'heure

du romantisme caractérisé par une réaction du sentiment contre la raison. Un héritage de la Révolution qui a donné aux femmes une nouvelle liberté que Meredith sait faire sienne.

Le tout Paris lui tend les bras, elle est de toutes les inaugurations. Elle est conviée à toutes les premières et est une invitée de marque dans presque toutes les fêtes. Les fils des familles bourgeoises se disputent l'inscription de leurs noms dans son carnet de bal. Elle fréquente bien quelques jeunes hommes empressés mais c'est un peintre, sans grand talent et sans le sou, qui la séduit. Elle devient vite une amante audacieuse et passionnée.

L'ivresse et les plaisirs que lui procure sa passion finissent même par la détourner des obligations que commandent ses conditions familiales et sociales. Ses fréquentations devenues peu recommandables, un usage intempérant de l'alcool et une vie nocturne effrénée finissent par entacher sa réputation et font même fuir quelques-uns des oiseaux de nuit avec lesquels elle fait la fête. Avec le temps, il est suspicieux d'être vu en sa compagnie.

Claudia Lefranc est imitée de perdre le contact avec sa petite-fille et de voir l'image de sa parfumerie ainsi éclaboussée. Plus encore, elle ne comprend pas ce qui se cache, ce qui se trame derrière ce changement de personnalité. Comment expliquer qu'une si douce, si attentionnée et si brillante jeune femme devienne soudainement l'objet de tant de calomnies. Il lui aura fallu peu de temps, informée par un fin limier qu'elle place sur la route de Meredith, pour comprendre.

Une toile, peinte par son amant, la livre aux amateurs de potins et de commérages. En vitrine, sans sa permission, sa nudité captive les connaisseurs d'art et attise la convoitise des flâneurs. Mais les visées du peintre vont au-delà de la simple expression artistique. Il ne rêve pas à se faire un nom dans le milieu des arts, ni même dans celui de la bourgeoisie parisienne ; il ambitionne seulement de prendre place à la table des Lefranc et à faire siennes les richesses de la famille. Soutenu par son charme et son charisme il fait preuve d'astuces et de ruses pour convaincre Meredith de l'épouser.

Cette union impromptue plonge Claudia Lefranc dans l'angoisse et la suspicion. Son réseau de connaissances et de contacts ne tarde pas à alimenter ses inquiétudes sur la sournoiserie et les ambitions du nouvel époux. Elle n'approuve pas cette union vouée à l'échec mais se garde bien de le dire. Le souvenir de la fuite d'Élisabeth, qui brûle toujours ses nuits, l'enferme dans un silence qui a des conséquences désastreuses sur sa santé.

Après quelques mois d'une félicité relative, la passion s'éteint et l'amour s'étiole. La vie de débauche de son mari qui la délaisse et de grands moments de solitude réveillent en Meredith la nostalgie de ce lointain Québec.

À l'occasion elle fréquente, au vu et au su de tous, un peintre canadien, en résidence à Paris. Les longs échanges sur la vie au Bas-Canada font naître en elle la pensée d'un retour dans son pays d'origine. Les images les plus diffuses de son enfance obscure, le mystère sur ses origines, son profond désir de connaître et de comprendre ce passé qui lui échappe totalement nourrissent son envie de regagner l'Amérique.

Les relations dans le couple se dégradent hâtivement. Des inconnus aux allures louches entrent et sortent pour faire la fête, boire et manger, pendant que des billets de banque, des bijoux et des œuvres d'art, disparaissent du somptueux appartement de sa grand-mère où ils habitent. Son mari la menace si elle refuse de lui avancer de l'argent et fait preuve d'autorité si elle se refuse à lui.

Après plusieurs mois, lasse de vivre dans ce monde pugnace et corrompu, elle met fin à sa relation avec son infâme et ignoble mari. Elle lui propose d'acheter, à très fort prix, la toile qu'il avait peinte d'elle dans une période plus romanesque. Ses seules conditions sont qu'il quitte le domicile, qu'il signe un accord de divorce et qu'il accepte de ne jamais tenter de s'approcher d'elle. Aussitôt la toile en sa possession, elle s'empresse de la détruire, puis elle le flanque à la porte.

Fort de sa nouvelle fortune, il fout le camp sans autre forme de procès. Son petit bonheur en poche, il fait la tournée des grands ducs et se rend quotidiennement dans les maisons de débauche. Il y cause abondamment de sa richesse en plus de l'étaler aussi souvent que possible. Quelques semaines plus tard, son corps est repêché dans la Seine. Une enquête policière menée rondement place Meredith au-dessus et à l'abri de tout soupçon, et le meurtre est classé dans le dossier des crimes crapuleux non résolus.

À la même époque, tout n'est pas que douceur de vivre à Paris. La France vit une autre période trouble. Les problèmes politiques s'aggravent et les difficultés économiques, causées par la hausse des prix et la croissance du chômage, ravivent la révolte du peuple. La misère est à la fois la cause et l'effet des soulèvements qui frappent la ville.

Les classes ouvrières durement touchées manifestent violemment dans les quartiers de Paris. À nouveau, les pavés arrachés servent les visées belliqueuses des casseurs qui attisent la fureur populaire. Les nobles, les bourgeois et les industriels ne font pas de quartier et mettent à nouveau en péril le processus démocratique et la relance de l'économie. C'est ainsi que son appartenance au monde des affaires, son nom à consonance anglaise et sa très grande visibilité en font une cible de choix.

C'est une lettre de son père James, qui l'implore de rentrer à Québec, qui vient nourrir et sceller sa décision. La supplique inattendue de cet homme qu'elle ne connaît pas, l'évocation de son invalidité suite à un grave accident sur le chantier naval et sa quête de pardon sonnent l'heure du retour dans ce pays qui l'a vu naître.

Québec, December 25, 1829

Dear Meredith

You must be unbelievably surprised to receive this letter from Quebec, from a father that you must not remember and never heard from since you left. You were born twenty-three years ago today. My beloved and adorable wife Élisabeth died giving birth to you and it broke my heart. Because of my sorrow and my wrath, I banished you of my life.

Since I have never answered the letters that you have sent me over the years, you would be more than justified to tear this letter before reading it. However, I keep on writing with the hope that you will be reading it to the end.

Things have changed a great deal during the past twelve years. I have remarried to a woman I thought would be a loving and caring companion. She has a son who is four years older than you are. It has turned out that the only reason she married me was to take over my shipbuilding yard and our family wealth.

I am aware that you have maintained a steady correspondence with Alex Martin after he left you in Paris. Over the past year, he has been kind enough to share all that he knows about you and your life with your grandmother Claudia. He told me that you have become a brilliant and a highly regarded woman in Paris. In addition, he has shown a great deal of empathy in sharing your deep sadness about the reasons for your banishment out of my life.

I am not asking for your pardon, nor for your affection since I don't deserve any of them. I cannot wipe away the past and asking for your forgiveness would be more than selfish; but I believe that a close encounter between us two might help the healing of our wounds, yours and mine.

I am sending you this letter hoping that you will consider returning to Quebec after so many long years away. I would like to get to know you and I dream of telling you about your loving mother and the profound love we have shared. Normally, I should be the one sailing overseas to see you, but my deficient health condition prevents me to do so.

Your father James, ¹

¹ Cette lettre, de James à sa fille Meredith, est reprise en français à la page 117.

Quelques semaines avant le départ de Meredith pour sa terre natale Claudia Lefranc, qui ne peut se résigner à ce qu'elle quitte Paris, s'éteint en maudissant ce Canada et cet Anglais qui lui enlève, pour une deuxième fois, une Lefranc.

UN NOUVEL HORIZON

Lorsque Meredith débarque à Québec, à la mi-juin 1830, la ville est à nouveau aux prises avec des problèmes économiques, sociaux et politiques majeurs. Notre ville qui, au cours des dernières années, est devenue le centre important d'un commerce croissant et surtout lucratif, est surprise par le déclin dans la construction navale. Comme un malheur n'arrive jamais seul, les masses d'immigrants malades et sans le sou, que les navires débarquent sur nos rives, viennent précipiter notre descente aux enfers.

La pauvreté, la mendicité et le pillage rongent le cœur et la vie de la population. Les orphelins, les enfants abandonnés et les nouveaux arrivants se disputent plus que jamais les rues. Les matelots, qui font de la Basse-Ville un véritable centre cosmopolite, hantent les tavernes, les cabarets et les bordels, et passent les jours et les nuits à boire, à fumer et à se battre.

Le retour de la fille de James Campbell n'allait quand même

pas passer inaperçu. Victoria Forsyth qui raffole de réjouissances et d'agapes qu'elle sait organiser avec éclat et panache, maquille son déplaisir d'accueillir celle qu'elle a largement contribué à faire exiler. Depuis qu'elle a pris la direction du Manoir en épousant James, elle s'est fait un point d'honneur de donner des bals et des réceptions qui font l'envie des autres familles de la classe dirigeante de Québec. Comme la réception organisée marque à la fois l'intronisation de Meredith dans la haute société de Québec et le solstice d'été, elle fait en sorte que cette fête devienne la référence pour les réjouissances à venir.

Rien n'est ménagé pour que les jardins, les aires de jeux, les salles de réception et le banquet surpassent tout ce qui se fait au Château Saint-Louis, qui est le centre de la vie sociale, politique et administrative au Bas-Canada ainsi que le haut-lieu des rendez-vous de l'élite lors des grandes réceptions du Gouverneur. L'ampleur de l'accueil, qu'elle réserve à Meredith, n'a d'égal que la fureur qui la ronge et la crainte de voir son fils Byron céder la place à la maudite Française.

À sa décharge, j'avoue qu'elle n'a pas lésiné sur les effets ni sur les moyens. Sa notoriété, son savoir-faire et ses talents d'hôtesse ne souffrent pas de la situation. Pour ne pas rater son effet, elle a rassemblé la majorité des invités dans le hall principal du Manoir où s'élève un escalier monumental. Quelques musiciens y jouent des airs populaires pendant que les domestiques servent le champagne. Au moment où Meredith apparaît au haut de l'escalier, l'orchestre entame la Marseillaise,

jetant la frénésie chez les invités.

William Clark, jeune lieutenant de la garnison britannique, qui s'exprime abondamment en français, est invité à lui servir d'escorte. Il lui tend la main au pied de l'escalier, puis ensemble, ils vont d'un invité à l'autre, suscitant à la fois admiration et envie.

Toute la haute société a été conviée, les élites politiques, militaires, religieuses et financières sont de la fête. Meredith ne se doute pas que toutes ces attentions ne sont que d'habiles manœuvres de sa belle-mère pour établir sa mainmise sur ses futurs faits et gestes.

James, quant à lui, se fait très discret pendant la réception. Il m'avait demandé de me tenir à ses côtés et nos silences trahissent le souvenir de la grande fête qui s'est tenue au même endroit et à la même date vingt-quatre années plus tôt. Il y a des coïncidences qui troublent et qui peinent !

Les premiers têtes-à-têtes entre le père et sa fille sont mesurés et très protocolaires. Seuls les événements récents, tant dans la colonie qu'en France, sont effleurés et les mémoires du lointain passé restent dans l'ombre. Meredith se fait très discrète sur ce qu'a été sa vie à Paris. Elle n'en distille les détails que goutte à goutte et encore faut-il qu'elle y soit contrainte. Comme ses connaissances de la langue anglaise sont rudimentaires, elle sait se servir de ce prétexte pour se soustraire aux questions pressantes et mettre fin aux interrogations gênantes.

Dans les semaines qui suivent, je conduis souvent Meredith et James sur le chantier naval. Plus elle se montre curieuse et intéressée aux activités du chantier, plus les relations père-fille sont propices au retour sur le lourd passé. Pour James, l'intérêt de sa fille pour les affaires est plein de promesses.

De son côté, Victoria Forsyth se méfie plus que jamais de l'intérêt que Meredith porte aux affaires et encore plus de ses fréquents entretiens avec son père. Elle perçoit cette proximité comme une menace pour Byron qu'elle veut placer à la direction des chantiers. Pour faire barrage, elle entreprend de répandre dans la communauté des potins disgracieux sur sa belle-fille et manœuvre pour lui fermer les portes de la communauté anglaise de Québec, qu'elle vient pourtant à peine de lui ouvrir.

James, quant lui, est conscient que la convoitise de Victoria est la source de ses calomnies et de sa malveillance. Il doute de sa loyauté, même de sa fidélité, et l'évite le plus souvent possible. De violentes et fréquentes disputes éclatent au vu et au su de tous.

Le temps qui a apaisé le chagrin de James et anesthésié sa colère a aussi révélé le remord. Tout ce qui importe à James, c'est la clémence non acquise de Meredith, alors que toutes ses actions, tous ses propos soutiennent sa quête du pardon. Il est aussi conscient que le temps se dérobe et se sait au crépuscule de sa vie.

Les premières semaines de son établissement à Québec laissent peu de temps et de loisirs à Meredith pour se rendre dans les quartiers habités par les francophones. La triste réalité de la vie

dans les quartiers de la Basse-Ville a peu d'écho en Haute-Ville. Les bourgeois, qui vivent sur le Cap-aux-Diamants, sont volontairement gardés dans l'ignorance crasse.

Son quotidien se passe dans la Haute-Ville et ses activités sont essentiellement sociales. Elle est souvent vue en présence d'officiers de la garnison ; comme jadis à Paris, elle assiste à toutes les pièces de théâtre présentées à Québec, aux récitals et opérettes. Ses fréquentes visites dans les boutiques font les délices des commerçants. Sa forte personnalité, sa très grande beauté, son élégance européenne et sa démarche altière la font briller dans le ciel de Québec. Meredith marque la vie sociale et mondaine de la classe dirigeante qui veut bien fermer les yeux sur sa culture française.

La construction navale est à son plus bas et la tension monte entre les ouvriers et l'administrateur du chantier, le felleux Byron Forsyth. Les mises à pied sont nombreuses et ceux qui ont le bonheur de conserver leur emploi voient leur salaire réduit. Les ouvriers portent leur colère jusqu'aux portes de la bourgeoisie, volontairement ignorante et aveugle. Ils organisent une marche de protestation qui les conduit jusqu'au Manoir des Campbell.

Lors de la manifestation, les échanges entre Byron et le leader du groupe, Émile Laroche, s'enveniment. Meredith qui se fait discrète, assiste aux échanges légèrement en retrait. Puis elle perd sa contenance, s'avance à côté de Byron et prend ouvertement position en appuyant les revendications des ouvriers. Les travailleurs sont enflammés et jubilent de l'appui inespéré qu'ils viennent de recevoir.

Pendant que les uns ridiculisent Byron, les autres chantent les louanges de la *Grande lachy*. Le visage empourpré par la colère, Byron qui a agrippé Laroche au collet, relâche son emprise, fusille Meredith des yeux et retraite prestement dans le Manoir.

La manifestation des ouvriers qui a porté la détresse et la misère des familles de la Basse-Ville jusque sur le Cap-Diamant, a modifié les orientations de Meredith. À partir de ce moment, je remarque un changement dans ses agissements. Elle troque ses robes de dentelle pour d'autres moins étincelantes et moins élégantes ; elle fuit les salons bourgeois et je crois qu'elle prend plaisir à confronter Byron sur tous les sujets. Meredith représente une dangereuse adversaire et une menace réelle à l'accession de Byron à la direction du chantier naval.

Elle est de plus en plus présente dans la Basse-Ville et sur les quais. Les fréquentes visites de la *Grande lachy*, comme aiment l'appeler les Canadiens-français, sont souvent des sources de débordement qui la rapprochent de ses origines.

Seuls le pouvoir et le patronage intéressent les bourgeois. Leur irresponsabilité, leur antipathie et surtout leur manque de compassion face à la misère du peuple exaspèrent fermement Meredith, qui contient mal son amertume et sa colère. Les soirées mondaines, au Château Saint-Louis, où elle est encore invitée uniquement en raison de la notoriété de James, lui offrent des occasions de débattre des devoirs et obligations de la classe dirigeante. Mais cette caste n'apprécie guère les leçons de morale de la part de la *renégate* et elle est lentement et subtilement évincée de ses rangs.

Je la sens inquiète et souvent songeuse. La pauvreté, la maladie, la violence et les enfants livrés à eux-mêmes la bouleversent, et des souvenirs vagues de sa petite enfance dans ce faubourg, refont surface. Une affiche, une rue, un clocher, une taverne ou un bordel, sont des réminiscences d'un lointain passé. Elle me questionne avec beaucoup de retenue sur ce qu'a été sa vie d'enfant et sur l'orphelinat qui l'hébergeait avant que son père la déporte vers la France.

Une rencontre fortuite vient accélérer la suite des événements. Lors d'une visite sur les quais, la calèche où Meredith prend place avec le jeune lieutenant Clark en heurte une autre. Les échanges verbaux ente les deux conducteurs tournent rapidement à la bagarre. C'est en s'interposant entre les deux protagonistes qu'elle reconnaît Laroche, qu'elle avait appuyé ouvertement lors de la manifestation des ouvriers au Manoir.

L'altercation est brève et Meredith invite le lieutenant à la laisser ; elle rentrera par ses propres moyens. Malgré les objections du militaire, sa demande ne laisse pas place à la discussion. Avec Laroche, elle flâne sur les quais pendant de longues heures en devisant sur la situation des ouvriers maritimes sur les chantiers. Avant de rentrer, sur l'insistance de Laroche, elle accepte de visiter la Basse-Ville, détour propice pour voir de l'intérieur toutes les facettes de la misère qui ronge le peuple.

L'incident banal sur les quais est le prélude à de fréquentes rencontres entre Meredith et Laroche. Des mois plus tôt, lors de la manifestation, sa brève intervention avait provoqué chez elle un mélange de plaisir et d'excitation. Le leader avait une prestance qui attire et retient le regard et sa fougue révolutionnaire dégageait force et virilité.

Laroche est un nationaliste qui milite dans plusieurs mouvements populaires des quartiers ouvriers. Il s'oppose à la classe dominante anglaise et ses actions éperonnent la ferveur du peuple. Dans les rassemblements, il sait très vite gagner l'admiration et l'enthousiasme de la foule. Il est l'un des Patriotes les plus affirmés de Québec et il se bat avec ses écrits et ses discours mobilisateurs.

Sa détermination n'est pas feinte et Meredith ne tarde pas à épouser la cause de Laroche et se laisse emporter dans le tourbillon de la vie trépidante du rebelle. Son appel à la liberté est en accord avec sa propre revendication du droit de décider elle-même de son avenir.

L'entrée dans le port de Québec du *Carrick*, un navire en provenance d'Irlande qui a vu mourir cinquante passagers à son bord durant la traversée, fait exploser la colère des habitants de la ville. Quelques jours après l'arrivée du bateau, le choléra fait sa première victime. Le *Québec Chronical-Telegraph* titre qu'il n'y a plus de doute sur la présence du choléra à Québec et implore la stricte observation élémentaire des règlements du Bureau sanitaire.

Le choléra se répand comme une traînée de poudre, mais le *Chronical* se montre rassurant malgré tout. Il conseille à la population de ne pas s'alarmer dès les premiers signes de la maladie, mais de s'empressez de voir un médecin. Les conditions de vie dans la Basse-Ville, principalement dans le faubourg Saint-Roch et dans la région immédiate du port, sont propices à la contagion. Les canaux d'immondices à ciel ouvert et les ordures qui jonchent les rues contaminent l'eau. L'épidémie devient vite hors contrôle et des dizaines de malheureux meurent chaque jour.

Les médecins sont débordés et impuissants. Ils sont persuadés que le choléra se transmet par des émanations qui polluent l'atmosphère. Des officiers anglais font tirer des salves de canon et le Bureau sanitaire fait brûler du goudron pour purifier l'air. De leur côté, pour se soustraire aux affres de l'épidémie, les marchands, les bourgeois et les chefs de file de la classe dirigeante quittent la ville et se réfugient dans leurs maisons de campagne. La population de la Basse-Ville, quant à elle, reste prisonnière de sa pauvreté.

Les habitants qui se voient contraints à demeurer dans des conditions insalubres tiennent Londres responsable de leurs malheurs. Ils accusent la politique d'émigration britannique de négligence et même de partialité en favorisant la mainmise sur nos terres par les Britanniques et les Irlandais nouvellement arrivés. Le climat de peur et de méfiance attise le conflit politique.

C'est dans ce contexte de mort, de confrontation et de conflit que Meredith se voue corps et âme aux causes que défend Laroche. Elle prend tous les risques, même celui de mettre sa vie en danger pour protéger et soutenir les familles les plus en détresse. Elle utilise sa fortune personnelle, héritée de Claudia Lefranc, pour assurer la survie d'un orphelinat qui n'a plus les ressources pour accueillir les enfants dont les parents sont morts sur les rives du Saint-Laurent.

Les volontaires se font rares. Certains meurent au contact des malades, alors que d'autres fuient simplement Québec au profit des régions éloignées qui échappent encore à l'épidémie. Laroche et Meredith ne connaissent plus le repos. Souvent la nuit, les deux veillent sur les enfants dans les dortoirs de l'orphelinat, pendant que les soignants encore au front, rentrent se reposer dans leurs familles.

Les policiers, forts de l'appui du Gouverneur, barrent l'accès à la Haute-Ville aux miséreux qui habitent les faubourgs populaires de la Basse-Ville. Chaque soir lorsqu'elle rentre chez elle, Meredith s'identifie au barrage puis, s'arrête à l'Hôpital Général. Elle se glisse discrètement dans les salles où s'y entassent les malades pour leur apporter soutien, assistance et réconfort.

Ses paroles d'encouragement, la chaleur de son approche, les services qu'elle rend, l'aide aux soins et les quelques sous qu'elle distribue sont appréciés par la communauté qui perd des religieuses au combat du choléra. À chaque jour, elle accomplit un acte d'héroïsme, voire de quasi folie.

Fort heureusement, au début de l'hiver, le Saint-Laurent glacé barre la route aux bateaux d'immigrants, ce qui laisse un peu de répit aux habitants de Québec. La population de la ville, qui décuple durant la saison de navigation, retrouve enfin sa masse habituelle. Ceux qui parmi les immigrants sont réchappés de l'épidémie poursuivent leur route vers l'intérieur du continent.

C'est le sinistre d'une nuit glaciale de l'hiver qui a fait éclore le désir d'implication sociale de Meredith. L'héroïsme de Sœur Marie-Josèphe, qui a laissé sa vie pour protéger les enfants du feu qui embrasait leur dortoir, l'a profondément marquée.

Quelques semaines après les funérailles de la brave et dévouée religieuse, l'origine du sinistre est dévoilée à la population toujours sous le choc. Deux soldats saouls, mécontents des services que l'un d'eux venait de recevoir à l'hôpital, étaient revenus dans la nuit pour mettre le feu à

l'établissement. Grâce à l'intervention rapide des pompiers et des soldats, le brasier a été circonscrit, mais trop tard pour épargner l'aile des enfants.

Bien que les soldats de la garnison ont aidé à combattre l'incendie et à sauvegarder le corps principal de l'hôpital, la population n'absout pas l'armée, identifiée comme responsable. Le mécontentement et les récriminations envers la classe dirigeante et les militaires se font de plus en plus sentir.

Plus que jamais, Meredith partage la passion de la justice avec Laroche. Le combat politique de l'un et les causes humanitaires de l'autre les rapprochent. Ils scellent leur alliance au service des miséreux.

L'été arrivé, le spectre d'une autre épidémie mortelle n'inquiète plus, et les gens recommencent à danser et à chanter dans les maisons. Des marchands en transit de Paris, de Londres et de Rome viennent à nouveau proposer leurs créations. Meredith et Laroche vivent leur amour dans la clandestinité, alors qu'ils soutiennent l'action politique et sociale de l'un et de l'autre. Les bagarres entre militaires et citadins sont encore fréquentes et le faubourg Saint-Jean est le lieu de prédilection des déserteurs et des soldats en quête d'aventures.

Depuis la manifestation des ouvriers, les relations entre Meredith et les Forsyth s'enveniment ouvertement. Byron, sa mère et les autres propriétaires de chantiers navals ne lui pardonnent pas son intervention ni la place qu'elle prend dans les affaires de la famille Campbell. Ils lui reprochent sa sympathie pour les ouvriers et son mutisme sur la contestation qui s'élève dans la population.

Les autorités politiques, le lieutenant-gouverneur en tête, s'insurgent contre la présence d'une des leurs auprès des laissés-pour-compte ; ils lui reprochent ouvertement ses fréquentations avec l'agitateur Laroche.

De son côté, Victoria Forsyth, contrariée par le manque d'ardeur de James, entretient une relation lubrique avec le chef de la police, justicier et homme de main des autorités politiques. Young, qui porte sur sa carte de visite le registre de tous les scandales de la ville, place Meredith sous surveillance constante. Le couple aux mœurs légères et aux langues bien pendues pratique le chantage sur la vie de Meredith à Paris et ne se gêne pas pour salir sa réputation.

Young et Forsyth mènent la charge pour la discréditer aux yeux des ouvriers. Ils la dépeignent comme une usurpatrice venue dans le seul dessein de mettre la main sur la fortune familiale et vendre les chantiers pour assurer la survie de la maison Lefranc en France.

Désirant faire taire toutes les rumeurs, Meredith annonce haut et fort qu'elle est redevenue Canadienne et que jamais elle ne retournera vivre à Paris. Pour mettre fin aux médisances de sa belle-mère, elle fait aussi connaître son intention d'accepter la demande en mariage d'Émile Laroche.

Laroche, qui dénonce les escroqueries des autorités, doit constamment se défendre contre la malveillance du pouvoir. Sachant que Laroche aime jouer aux cartes et aux dés, Young le fait arrêter dans une maison de jeu clandestine dans le but de détruire sa réputation en plus de l'accuser de complicité avec le monde de la prostitution. Les attaques du tandem atteignent leur

paroxysme quand le chef de la police essaie de lui faire endosser le meurtre d'un militaire.

Plus les attaques se font violentes, plus la population se rapproche de ce fils qui se met à son service pour la protéger et la soustraire à la répression et à l'asservissement. Quant aux allégations de débauche et de scandales qui pointent Laroche, ils ne choquent Meredith en rien. Les intrusions dans leur vie et les attaques malveillantes contre le couple maudit, dont l'unique but est de se débarrasser d'eux, sont sans effet.

C'est au cœur de cette tourmente publique que le dernier chapitre de la saga de James Campbell s'est conclu. Après avoir été cloué à sa chaise pendant des années, il meurt miné et rongé par la maladie. Il a été conduit à son dernier repos sans avoir réussi à faire taire ses démons et obtenir le pardon, sinon la clémence tant espérée de Meredith. La marche du pardon entreprise auprès de Meredith n'a jamais conduit à un rapprochement bien senti entre le père et sa fille. Cependant, au cours des années, les deux ont eu un comportement exemplaire. Lui en vrai gentilhomme anglais, elle comme un grande dame fière et noble. Son décès place les choses dans une nouvelle perspective.

James lègue tout son patrimoine à Meredith. Byron, à son grand dam et à celui de sa mère, est confirmé administrateur du chantier pour aussi longtemps qu'il plaira à Meredith. La veuve, quant à elle, hérite d'une partie des bénéfices du chantier et du droit de résidence au Manoir pendant dix années. Victoria Forsyth qui rêve, depuis le jour de l'accident, de s'emparer du patrimoine de son mari et de flanquer Meredith à la porte, est anéantie.

James a aussi pris soin d'inclure dans son testament une clause qui précise qu'en cas de remariage ou de relations interdites, ses volontés quant au legs de son patrimoine à Victoria Forsyth et à Byron Forsyth deviennent sans effet. James a compris que les vrais usurpateurs étaient sa femme et son beau-fils. Byron saisit très vite qu'il y va de son intérêt de se mettre au service de l'héritière. Victoria se terre au Manoir et n'est plus vue dans la haute société.

Quant à moi, même après le décès de James, je demeure rattaché à l'intendance et mes relations avec Meredith sont empreintes de connivence, de chaleur et de confiance.

Pendant toutes les années où James et Meredith ont cohabité, j'ai été un témoin silencieux de leurs retrouvailles et de leurs efforts pour rétablir les ponts. J'ai bien sûr entendu des voix hautement perchées, j'ai vu reparaître des charbons dans les yeux de James et ses traits se raviner. J'ai vu des larmes couler sur les joues de Meredith et la pâleur farder son visage. Mais je n'aurais jamais réellement connu ce qu'auront été leurs trois années de cohabitation si, quelques temps après le décès et le règlement de la succession, Meredith ne s'était pas confiée à moi :

« Je n'aurai jamais été capable de le comprendre. Je n'aurai jamais su pourquoi il m'a complètement bannie de sa vie et de mon pays ; pourquoi son amour envers sa femme, ma mère, s'est métamorphosé en un profond ressentiment contre moi, voire une haine démente.

Il voulait, plus que tout, obtenir ma démenche et surtout mon absolution, toutefois incapable d'expliquer les raisons de son ressentiment, il s'obstinait à me rendre responsable de la mort de l'amour de sa vie. Il m'a même avoué avoir

ordonné que l'on provoque ma mort pour sauver son Élisabeth. Il ne pouvait ni ne voulait voir en moi la renaissance d'Élisabeth. Il ne pouvait comprendre que j'aurais pu animer le souvenir de cet amour à jamais perdu. Je me demande, encore aujourd'hui, pourquoi il m'a demandé de revenir à ses côtés.

Pendant toutes ces années, j'ai essayé de l'aimer et de lui pardonner ; mon imagination fertile me faisait grandir auprès de ma mère que j'aurais tant voulu aimer. Je souhaitais renâître et refaire ma vie à côté d'un père aimant, mais tel n'a pas été le cas. Finalement, je me serai sentie comme un simple substitut affectif qui ne devait servir qu'à la sérénité d'un homme en mal de vivre.

Il était surtout un être profondément malade, non pas en raison de ses incapacités physiques, mais parce qu'il n'a jamais eu la force morale et mentale pour surmonter son épreuve et anesthésier sa peine. Malgré cela je suis restée près de lui, certaine que son amour pour ma mère a été profond, sincère et quasi mystique. Il me plaît de penser que je suis le fruit de l'amour. »

La vie continue et Québec ne se sort pas de la misère qui l'afflige depuis tant d'années. Le diable lui-même ne doit pas penser que les gens sont moins heureux en enfer. Le chômage et la pauvreté sont toujours le lot d'un grand nombre de familles. Des enfants sont encore abandonnés par leurs parents, alors que d'autres subissent des agressions sexuelles, physiques et mentales.

L'indigence essaime toujours sur la Basse-Ville, lieu de convergence des clochards, des chômeurs et des itinérants. Les maladies contagieuses, les accidents fatals auxquels sont exposés les ouvriers et l'alcool sont au ban des accusés.

La population ne connaît pas le repos. L'eau est impropre à la consommation et la typhoïde se répand sur la ville, de ses bas-

fonds vers la bourgeoisie. Plus jeune, plus fort et en excellente santé, j'ai échappé au choléra, mais cette fois, les fortes fièvres de cette maladie infectieuse me terrassent. Comme j'habite la maison de service qui est située à l'orée des jardins du Manoir, Meredith me fait transporter dans une des chambres d'invités du Manoir.

Dévouée et habituée auprès des malades, elle veille sur moi jour et nuit. En état de stupeur et piégé par de profonds délires, j'en viens à tenir des propos qui mettent Meredith en éveil. Je n'aurais jamais imaginé que la fatalité se servirait de cette calamité pour faire éclater la vérité sur sa substitution. Mais elle est d'abord soignante et elle patiente jusqu'à ma guérison complète avant de m'interroger sur la signification et la portée de mes divagations.

VÉRITÉ ET MENSONGES

Mes délires ont été suffisamment bavards pour que Meredith me contraigne, après que j'ai recouvré la santé, à lui révéler la vérité sur son enfance et son passé. Je suis forcé de tout lui avouer sur les raisons de son exclusion et de son rejet ainsi que sur le stratagème d'Émélia pour lui façonner sa nouvelle appartenance. Comme elle insiste, je n'ai d'autre choix que de lui dévoiler tout ce que je connais sur sa transformation, sa substitution et sur la vie de la véritable Meredith Campbell.

Après un lourd et interminable silence, elle me foudroie du regard et claque la porte. Elle fuit, hurlant que j'ai pactisé avec le diable pour la mener sur une route qui l'a conduite hors de sa véritable destinée et de sa vraie nature. Puis elle retourne au Manoir pour s'y terrer et habiter son tourment dans le creuset du désespoir.

Contre toute attente et après des semaines de réclusion, elle me fait revenir au Manoir. Je dois à nouveau entrer dans son

passé et reprendre la chronique de sa substitution. Ses questions fusent comme si elle voulait s'assurer de la concordance avec mes tous premiers aveux.

Elle est imperméable aux précisions qui semblent vouloir un tant soit peu légitimer les initiatives et les actions du passé. Pour Meredith, toute cette fable n'est pas le fruit de l'amour entre la fillette et sa gouvernante, mais celui de l'immaturation d'une enfant et l'égoïsme d'une gouvernante.

Avec calme et assurance, elle me fait part de ses intentions, qui sont des décisions qui ne souffrent pas de contestation. Elle entend remuer ciel et terre pour retracer la vraie Meredith Campbell et lui restituera les fortunes maternelles et paternelles qui ne sont pas les siennes. Ensuite elle troquera sa vie bourgeoise de la Haute-Ville pour rejoindre les siens dans la Basse-Ville. Finalement, hermétique à toute tentative pour l'apaiser, elle m'ordonne de la conduire auprès de cette gouvernante qui, comme elle le dit, « *n'est qu'une femme sans morale qui va devoir s'expliquer et surtout m'expliquer* ».

Une surprise nous attend lorsque nous débarquons à Baie-Saint-Paul qui, selon mes souvenirs, a été le lieu du refuge d'Émélie et de Meredith. Grâce à des informations glanées auprès de badauds, nous nous rendons à la maison de la sœur d'Émélie. Elle ne s'y trouve pas, mais son neveu nous apprend que, sept ou huit ans plus tôt, tante Émélie et Meredith sont retournées vivre à Québec. Il n'a jamais reçu de leurs nouvelles, pas plus qu'il ne sait ce qu'elles sont devenues. Sa mère n'en a jamais reparlé. Il se souvient

toutefois qu'elles sont retournées à Québec parce que Meredith voulait devenir religieuse.

Je suis à la fois sidéré et sceptique. Je ne peux croire qu'elles ont vécu à Québec tout ce temps et que je ne les ai jamais rencontrées. Dès que nous rentrons, nous mettons tout en œuvre pour retracer Émélia. Nos recherches se font en toute discrétion, car nous ne voulons surtout pas attirer l'attention sur nous. Sachant que Meredith a longtemps vécu chez les Ursulines, c'est à cette école que commence notre quête d'informations. Mais notre visite ne donne aucun résultat.

Pendant que je sonde les environs de la Basse-Ville, Meredith, de son côté, s'assure qu'Émélia n'a pas repris du service auprès de l'une ou l'autre des familles bourgeoises de la Haute-Ville. Ces démarches s'avèrent aussi infructueuses.

Ce sont finalement les propos d'un mendiant, que j'interroge à tout hasard, qui nous guident vers Émélia. Il se souvient avoir entendu prononcer ce nom, Émélia, à la soupe populaire. Après des semaines de recherches, nous la retrouvons chez les Hospitalières.

Lorsqu'Émélia nous aperçoit, elle chancelle et cherche appui contre le mur. Son bonnet camoufle à peine un visage blafard, décharné et raviné, signe d'une santé déficiente. Son premier geste est d'enlacer Meredith qui, de marbre et le regard bouillant, lui lance sans autre préambule « *Je vous écoute et je vous en conjure, n'omettez rien* ».

Émélia savait que Meredith était de retour à Québec, car elle nous avait vus et reconnus lors des funérailles de sœur Marie-Josèphe. Elle avait alors su que le moment de

partager des secrets bien gardés allait bientôt frapper à la porte du monastère. « *Je vais pouvoir partir, libérée de mon douloureux et accablant secret* » a-t-elle balbutié !

Meredith ne démontre aucune empathie et son regard ne dégage ni intensité ni colère. Ses yeux restent rivés sur Émélia qui, les émotions à fleur de peau et la voix chevrotante, entreprend de tourner les pages du grand livre de la vérité.

« Dès les premiers temps de mon déménagement près du port, j'avais remarqué que des jeunes filles, abandonnées ou encore vendues, devenaient des filles au service des marins dans des bordels ou étaient enlevées pour les tâches domestiques dans les campagnes éloignées. Elles disparaissaient comme elles étaient arrivées, dans l'ombre de l'ombre. J'avais acquis la conviction que c'est dans la rue que se trouvait la clé qui me permettrait de réaliser mon plan.

J'étais certaine d'y découvrir une jeune orpheline qui pourrait, sans trop de difficultés, remplacer Meredith outre-mer. Cette piste avait le mérite de bien servir mon dessein. Il apaisait mes doutes et ma conscience de mal agir. J'allais lui permettre de troquer une existence de misère et de débauche contre un avenir séduisant, plein d'attention, de réalisations et de richesse.

Tous les jours et souvent la nuit, j'ai arpenté fiévreusement les rues et les quais, mais j'étais particulièrement présente aux environs des bordels et des tavernes. Plus les jours passaient, plus je désespérais de pouvoir repérer une laissée-pour-compte qui avait le profil idéal pour être transformée. Il était primordial de remplacer Meredith par une fillette ayant des caractéristiques physiques similaires aux siennes et en concordance avec les particularités dominantes de sa mère.

Après des semaines de recherches stériles, j'étais sur le point de tout abandonner. J'avais décidée de revenir au Manoir et de rencontrer Meredith chez les Ursulines pour lui annoncer qu'elle allait devoir partir pour la France chez sa grand-mère. J'étais très bouleversée de devoir me séparer de Meredith à qui j'avais fait la promesse de ne jamais la laisser partir et de toujours la protéger.

Je ne savais plus quoi faire, que faire. Pour reprendre mes esprits, aux prises avec de violentes émotions, je me suis rendue à Baie-Saint-Paul chez ma sœur Angéline, pour m'y reposer. Jamais je ne me serais doutée qu'un secret bien gardé, au sein de ma famille, allait être le fil d'Ariane de mon plan.

Au début du siècle, Angéline avait habité Québec dans le dénuement le plus total. Elle et son mari, malgré les vivres que je chapardais au Manoir et les quelques sous que je leur donnais, vivaient dans la misère noire. Quelques mois avant que James et Élisabeth rentrent à Québec, ma sœur et son mari avaient déjà quitté la ville pour se réfugier à Baie-Saint-Paul. Ils espéraient y travailler, lui comme bûcheron-draveur et elle comme cuisinière au chantier.

Comme une confidence en attire une autre, j'apprends qu'avant de quitter la ville ils avaient abandonné leur fille Marie-Louise, alors âgée de quinze mois, et Joseph, son frère cadet, âgé de quatre mois, pour adoption. Ils ne s'étaient jamais informés du sort des deux bébés, et de nouvelles naissances avaient fait taire toutes intentions de les retrouver.

Cette révélation, aussi surprenante qu'inattendue, m'a redonné espoir. Si je pouvais retrouver les enfants, tout redevenait possible. Sans livrer le fond de ma pensée à Angéline, j'ai vite pris le chemin du retour. Dès mon arrivée, je me suis mise à la recherche des deux petits. Une première visite à

l'orphelinat m'a permis de faire la lumière sur ce qui leur était arrivé. Joseph était décédé quelques semaines après son abandon et la petite Marie-Louise, qui n'avait jamais été adoptée, y vivait toujours. Comme Meredith l'avait été chez les Ursulines, Marie-Louise était devenue l'âme de l'orphelinat. »

Pendant de longues et interminables minutes, les yeux perdus dans le vide, Émélia souffre en silence. Puis fixant Meredith droit dans les yeux, elle s'adresse directement à elle en l'appelant par son vrai prénom.

« Tu étais très affable Marie-Louise, tu faisais preuve d'un dynamisme débordant et toujours, selon les religieuses, tu avais un esprit frondeur. Sans avoir les traits particulièrement ressemblants à ceux de Meredith, tu avais son caractère et ses qualités pour facilement la remplacer. Mon plan devenait plus que jamais réalisable. Il m'a été facile de t'adopter. J'ai simplement prouvé que j'étais ta tante, alors que ma petite notoriété de gouvernante chez les Campbell a fait le reste. Si mon plan se réalisait, Meredith allait rester près de moi, et dans le cas contraire tu serais devenue ma fille pour toujours. »

Meredith qui connaît maintenant son origine et son vrai prénom est dévastée, elle est foudroyée. Elle sait qu'elle n'est pas orpheline ; que sa mère biologique, toujours vivante, l'a abandonnée ; que sa mère adoptive l'a troquée pour une autre ; qu'en plus de dix ans, personne n'a manifesté le désir de l'adopter.

Quant à moi, qui croyais avoir été le témoin silencieux et coupable du rapt d'une enfant et d'avoir reconduit à Paris une orpheline sans nom, j'apprends avec stupéfaction que l'élue est la nièce d'Émélia et qu'elle n'a pas été informée de sa vraie nature.

Émélia nous apprit que dès que le voilier qui nous poussait, Meredith et moi, vers la France, eut contourné la pointe de l'île d'Orléans, la goélette sur laquelle elles se sont embarquées mettait les voiles vers Baie-Saint-Paul. Toutes deux se sont installées chez sa sœur qui y vivait déjà depuis douze ans. Puis elle poursuit son accablant récit :

« Je vous jure que Meredith était heureuse d'avoir échappé à l'exil, alors que pour elle, le pays d'adoption d'Élisabeth, sa mère, serait le sien pour toujours. Pendant les premières années chez ma sœur, elle est un modèle de dévouement ; elle est une aide précieuse dans la routine de la maisonnée. Elle s'implique auprès des plus jeunes et elle s'occupe singulièrement de l'aînée qui est atteinte d'une incapacité physique en plus d'un retard mental.

Vers l'âge de quinze ans, sa volonté de se mettre au service des enfants, détermination acquise chez les Ursulines, refait surface. Malgré ses fréquentes demandes et ses prières, j'ai longtemps hésité avant d'accepter de retourner vivre à Québec et de la conduire chez les religieuses pour faire son noviciat. Je ne comprenais pas ses motivations et je ne voulais surtout pas qu'il s'agisse d'une décision et d'un choix irréfléchis.

Elle voulait demander pardon à Dieu d'avoir été responsable de la mort de sa mère ; elle voulait prier pour que son père recouvre la raison, et aussi inattendu qu'incroyable, car je n'ai jamais su d'où elle tenait ce détail, elle voulait expier le péché de sa mère de l'avoir conçue hors mariage. Comme je ne me sentais pas capable de contester ses profondes motivations, j'ai finalement accepté de revenir à Québec. Je ne voulais toujours pas me séparer de Meredith, mais je n'avais pas le droit d'influer, encore une fois, sur sa destinée. J'ai payé sa dot et elle a pris le voile, d'abord comme novice.

À l'âge de 16 ans, Meredith a prononcé ses vœux et a choisi le patronyme d'Esther-Marie-Josèphe. Au sein de la communauté, elle se donne corps et âme aux soins des malades et prend en charge les orphelins et les enfants abandonnés. On lui confie les nourrissons qui, chaque jour, sont abandonnés à la porte de l'hôpital. Ma petite Marie-Josèphe rayonne de bonheur et son dévouement irradie sur la communauté. Malgré mon âge, je prends aussi le voile et je me mets au service de la communauté en besognant aux cuisines des malades et des nécessiteux. »

Je remarque que les révélations d'Émélia semblent ôter un poids énorme des épaules de Meredith. Les larmes qui embuent ses yeux et viennent mourir sur ses lèvres, l'embellissent encore plus. De temps en temps, certains détails lui dessinent de légers sourires.

« Puis une nuit d'hiver, le feu éclate dans l'aile des nourrissons et des enfants. Pendant que le tocsin sonne l'alarme pour appeler les secours, Marie-Josèphe protège les enfants avec des couvertures en lainage et les porte, deux à la fois, vers l'extérieur. Guidée par sa témérité et n'écoutant que son courage, elle réussit à soustraire tous les enfants des éléments destructeurs. Mais la nuit est très froide, la neige est abondante et elle n'a pour se protéger que sa robe de nuit.

Au lever du jour j'ai été appelée à son chevet. Les fièvres brûlent son corps et la poussent dans le délire ; puis elle sombre dans le coma.

Après quelques jours de délire, des complications mettent fin à tout espoir de guérison. La médecine ne peut plus rien pour sauver Marie-Josèphe et les prières de la communauté, comme les miennes, l'escortent à son dernier repos. Comme sa mère

Élisabeth, après quelques semaines d'un dur combat contre la mort, elle décède. »

Tout contenus et solennels qu'ils sont, les échanges entre Meredith et Émélia finissent par céder la place aux émotions. Elles ont peine à contenir leurs larmes et contre toute attente, elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.

Émélia fait la lecture du testament de Marie-Josèphe qui, en pleine connaissance de cause, reconnaît à Meredith tous les titres, droits et privilèges des Campbell. Le testament et la correspondance de la religieuse ne laissent aucun doute quant à la connaissance de son passé. Une lettre scellée, écrite quelque temps avant sa mort, est aussi remise à Meredith par Émélia.

Québec, Décembre 1834

Ma très chère Marie-Louise

Je vous écris cette lettre sans savoir quand, par qui et dans quelles circonstances elle vous sera donnée. Son écriture est motivée par le besoin de partager un secret accablant qui a resurgi lorsque vous êtes revenue vivre à Québec. Non pas que le temps me soit compté, mais j'ai le devoir et l'obligation morale de vous révéler ce que je sais de la tromperie qui vous aura légué une partie d'un passé qui aurait dû être le mien.

La première fois où je vous ai vue, c'est au moment de votre départ pour la France. Nous nous sommes croisées sur le quai, juste avant que vous montiez à bord de l'Earl of Buckingham. Lorsque les voiles furent hissées, je savais qui vous étiez, d'où vous veniez et surtout, que vous partiez vivre, par procuration, la sentence exécutoire de mon père

L'on m'avait dit que vous étiez orpheline et que vous alliez ainsi échapper à une vie de misère, voire à un passage obligé dans l'enfer de la prostitution. Mon

choix et ma décision de ne jamais quitter le pays allaient, ai-je cru, sauver la vie d'une autre fillette et mes regrets furent anesthésiés. Puis après être débarquées à Baie-Saint-Paul, Émélia et moi n'avons jamais recausé de la situation. Je savais que je devais protéger tous les acteurs de la superberie, dont moi-même. C'est lorsque je vous ai croisée pour une deuxième fois que j'ai su que mes remords n'avaient plus leurs raisons d'être.

En effet, à plusieurs reprises, je vous ai entrevue lors de vos visites à l'hôpital et chaque fois, mon cœur battait la chamade et voulait capituler. Je devais me faire violence pour ne pas me révéler à vous. Mais j'ai alors su que les prédictions sur votre avenir s'étaient réalisées. Vous étiez belle, très belle même, vous étiez élégante, généreuse et vous n'hésitez pas à vous approcher des malades et à vous occuper des enfants. J'ai alors compris que vous étiez une femme entière, volontaire et pleine de ressources.

Cependant, ce que je ne sais pas, Marie-Louise, c'est si vous avez été une femme heureuse ! Je ne sais pas si vous avez aimé et si vous avez été aimée. C'est pourquoi je prie le Seigneur pour qu'il vous gratifie de tout le bonheur et de tout l'amour auquel vous avez droit, ne serait-ce qu'en reconnaissance de mon bonheur pour lequel je vous suis débitrice.

Depuis notre première rencontre sur les quais jusqu'à ce jour, j'aurai été une femme heureuse au service de Dieu, des enfants et des misérables. J'ai aimé, j'ai été aimée et vous aurez été mon porte-bonheur. Je vous dois cette félicité, alors que je ne saurais jamais ce qu'aurai pu être votre destin premier.

Si nous devons nous revoir, je ferai encore de grands efforts pour ne pas succomber, mais soyez certaine que mon cœur vous est et vous sera éternellement reconnaissant. Je vous dois la vie, je vous dois l'amour, je vous dois tout.

Marie-Josèphe votre sœur en Dieu.

Le retour à la vie normale de Meredith ne se fait pas sans heurt. Ses pensées et ses rêves sont pleins de réminiscences et ses nuits sont coupées par d'effroyables cauchemars. Elle y vit les derniers jours de Marie-Josèphe qui a sacrifié sa vie pour sauver celle d'enfants.

Elle porte maintenant le deuil d'une mère qui ne fut jamais la sienne et celui d'un homme qui l'aura faussement reconnue, au crépuscule de sa vie, comme sa fille. Elle porte aussi celui d'un père qu'elle n'a jamais vu et de Claudia Lefranc qui lui a donné une jeunesse dorée et qui l'aura aimé comme sa petite-fille de sang et de droit.

AU CŒUR DE LA RÉVOLTE DU PEUPLE

Les mois ont passé depuis que Meredith a été profondément bouleversée par la vérité sur ses origines. Certes nos rapports se sont rétablis mais son accablement psychologique et moral demeure. Tout comme Marie-Josèphe, rejetée par son père, elle ne cesse de répéter qu'elle est aussi une enfant abandonnée et expatriée.

« On m'a donné la notoriété, on m'a donné la fortune, mais jamais personne ne m'a donné l'amour. J'ai été abandonnée par mes parents naturels pour des raisons économiques et sanitaires ; j'ai été adoptée puis troquée par une gouvernante pour l'amour d'une autre petite fille ; j'ai été abusée par un mari qui n'avait d'intérêt que pour ma popularité et ma fortune. Quant à ma grand-mère Lefranc, malgré son sincère attachement, je n'aurai été qu'un substitut affectif. Même ce faux-père qui a sollicité mon retour de France ne l'a fait que pour anesthésier le remord tardif d'une fin de vie. »

Les seules affirmations réelles de l'amour qu'elle reconnaît sont celles de Marie-Josèphe.

« Mon unique consolation est que mon exclusion de la vie de ceux qui auraient dû m'aimer aura été le germe de l'amour dans le cœur d'une petite fille. »

Elle n'arrive pas à se décider à se rendre à Baie-Saint-Paul pour y rencontrer et connaître sa mère biologique.

« Je ne suis pas encore prête pour une seconde marche du pardon. »

Pour soulager sa peine et apaiser sa colère, c'est sur le front politique qu'elle porte son action. Meredith partage et fait siennes les aspirations et les visées nationalistes du patriote Laroche. Aux yeux de la communauté anglaise, elle a changé de camp et elle n'est plus des leurs.

On la tient éloignée des cercles bourgeois et elle est victime d'un ostracisme qui ne semble aucunement l'ébranler. Plus encore, à son insu, des constructeurs de navires et des propriétaires de cours à bois concluent une alliance et un pacte de famine contre les travailleurs. Byron, qui se garde bien de l'en informer, exploite ce pacte pour la discréditer aux yeux des travailleurs des chantiers en faisant courir le bruit que c'est Meredith qui est à l'origine du complot.

De leur côté les ouvriers, Laroche en tête, livrent une farouche opposition au monopole odieux des constructeurs. Non seulement veulent-ils s'appropriier toute la richesse, mais ils font en sorte de priver les travailleurs de moyens de subsistance en réduisant les salaires.

Meredith adopte une position qui ne laisse aucun doute sur ses intentions et elle s'oppose avec fermeté aux desseins des constructeurs de mettre les ouvriers à genoux. Pour appuyer et faire comprendre son

point de vue, elle prend la direction et l'administration des affaires qu'elle enlève sans ménagement à Byron ; puis elle se retire, à son grand plaisir, du syndicat des constructeurs.

Comme elle n'a aucune confiance dans la loyauté de Byron, et encore moins dans celle de la corrompue Victoria Forsyth, elle les chasse en leur offrant une colossale compensation financière pour qu'ils renoncent aux avantages de la succession et quittent la ville. Grâce au patrimoine laissé par sa grand-mère et par James Campbell, l'offre déposée est fabuleuse et les Forsyth n'hésitent pas un instant à l'accepter. Après leur passage chez le notaire, la mère et le fils quittent la ville sans laisser d'indications quant à leur destination.

Le combat que Meredith livre sur le terrain des Anglais au nom des ouvriers, rassure ces derniers et sème la joie dans les bourgs populaires. Mais il alimente la colère des constructeurs et contribue à souder le front commun. Le va-et-vient bruyant des ouvriers dans les rues irrite le chef de police Young qui cherche à porter leur arrogance sur le terrain des Patriotes. Il fait courir le bruit que des combats armés auront bientôt lieu dans les faubourgs entre les Patriotes et les militaires, et il commande à la population de rester dans leurs maisons.

Le chassé-croisé entre Laroche et le chef de la police s'intensifie et ce dernier, de connivence avec les militaires, arrête Laroche une première fois. Les autorités l'isolent dans les cachots de la Citadelle située à l'orée de la ville pour que l'administration de la justice se fasse derrière les fortifications, à l'écart de la population.

Le désordre causé par l'arrestation de Laroche et son enfermement est intense. Québec est aux prises avec des manifestations populaires de plus en plus violentes. Des clubs et des associations secrètes se forment dans les alentours, mais faute de cohésion et l'absence de chefs, ils sont vite compromis et dissous par les bureaucrates.

C'est pendant son incarcération dans la forteresse que Laroche fait la connaissance de Patriotes de la région de Montréal. Après avoir croupi plusieurs semaines en prison, Laroche est relâché faute de preuves. Une fois dehors, aidé de quelques fidèles, il fait évader ses compagnons de cellules et les cache dans une auberge près du port.

Comme ils ne peuvent rentrer à Montréal, Laroche les fait passer aux États-Unis et traverse lui-même la frontière afin de les escorter chez des sympathisants américains. C'est sur le chemin du retour qu'il rencontre les Patriotes de la région du Richelieu qui essaient de le convaincre de constituer, à son tour, un corps de miliciens prêts à prendre les armes. Même s'il est séduit par la pressante invitation, Laroche refuse toujours la révolte armée.

Les autorités politiques et la classe dirigeante de Québec comprennent que la ville est assise sur un baril de poudre et que leur sécurité est menacée. Voulant exploiter les relations qu'entretient Meredith avec les Canadiens-français, un envoyé du Gouverneur tente de la convaincre de le tenir informé de l'évolution de la situation. Elle se cambre et oppose un refus qui lui vaut une mise en garde sévère. « *Vos faits et gestes, madame, seront observés au quotidien.* »

Meredith ne se formalise pas des menaces du Gouverneur Acheson. Elle administre son chantier avec fermeté et réussit à maintenir la rentabilité du chantier. Les ouvriers reconnaissants de ce qu'elle a fait pour eux redoublent d'ardeur au travail et la productivité du chantier dépasse amplement celle de ses concurrents.

Cependant, la vérité sur ses origines et la conjoncture politique la rendent fébrile. Malgré toute sa légitimité, malgré la respectabilité de son action, elle se méfie plus que jamais de Young. Le chef de police est toujours à l'affût et maintient une surveillance assidue. Il la fait suivre en quête de signes d'accommodement avec les Patriotes pour la discréditer sinon la placer sous arrêt.

Des foyers d'insurrection s'organisent et les échos qui parviennent de la vallée du Richelieu annonçant que les Patriotes se préparent à prendre les armes, ravivent la ferveur des Patriotes de Québec. Laroche, à qui le soulèvement armé répugne de moins en moins, étouffe ses derniers scrupules et décide de rejoindre les Patriotes de la région de Montréal.

Malgré les propos dissuasifs et les supplications de Meredith, il monte à bord du *Steamer John Molson*, qui fait la navette entre Québec et Montréal. Après être débarqué à Sorel, il se rend prêter main-forte aux combattants à Saint-Denis-sur-Richelieu.

Ce n'est que quelques semaines plus tard, au moment de son retour à Québec, que des informations précises sont données sur la révolte qui

gronde dans la vallée du Richelieu. Lorsqu'il rentre, il fait peine à voir. Sa mine sinistre, ses habits en haillons, ses traits ravinés et une blessure mal guérie en ont fait une loque humaine. C'est à travers les confidences qu'il fait à Meredith, qu'elle partage avec moi, que je peux raconter le voyage de Laroche et les faits d'armes des combattants dans la poudrière du Richelieu.

« À mon arrivée, nos positions avaient tenu. Forts du triomphe sur les troupes anglaises, les combattants du Richelieu étaient gonflés à bloc par des sentiments d'orgueil et d'espoir patriotiques.

Je décide donc de contourner Saint-Denis et de me diriger vers Saint-Charles pour prendre part à la prochaine bataille, car les régiments anglais qui s'avancent pour soutenir les troupes défaites à Saint-Denis, doivent obligatoirement passer par Saint-Charles.

Pendant que les Patriotes de Saint-Denis bottent le derrière aux troupes du colonel Gore, ceux de Saint-Charles se préparent à une attaque des troupes du colonel Wetherall, qui s'en viennent de Chambly et progressent rapidement. Nos coursiers annoncent six compagnies d'infanterie, deux pièces d'artillerie et un détachement de cavalerie.

De notre côté, une vingtaine d'hommes décidés prennent possession de la maison d'un seigneur, qui en a été chassé et dépourvu. C'est une grosse maison de pierre, située au sud de la route et à quelques pas de la rivière. Le lieu où l'on doit livrer bataille aux troupes anglaises, devient l'endroit choisi pour installer notre camp. La maison est percée de cavités béantes et entourée d'un rempart d'arbres renversés qui s'étend depuis une colline jusqu'à la rivière.

Comme notre chef, le colonel Brown, n'a jamais été soldat et n'est pas un homme de guerre, sa stratégie nous semble insensée. De la colline,

l'artillerie anglaise pourrait balayer le camp et nous n'aurions aucune issue pour fuir, en cas de défaite.

Le lendemain de mon arrivée, vers deux heures de l'après-midi, nos guetteurs signalent que les compagnies anglaises avancent rapidement et mettent le feu aux maisons et aux granges. Composées de trois ou quatre cents hommes, bien équipés et armés, elles offrent, disent-ils, un spectacle impressionnant.

Je suis assigné dans l'un des avant-postes que le colonel Brown a fait ériger et nous faisons feu à plusieurs reprises, tuant plusieurs soldats et en blessant d'autres. À l'exception d'une dizaine des nôtres qui continuent à tirer tout en protégeant leurs arrières, tous nos blessés retraitent hâtivement vers le village. Je tombe aussi au combat, le thorax labouré par une décharge.

À destination, je peux apercevoir les champs bondés de femmes et d'enfants affolés qui se sauvent devant les troupes britanniques. Notre commandant, voyant que plusieurs fuyards n'ont pour armes que des piques et des bâtons, leur ordonne de se déplacer à l'orée du bois. Il donne, en même temps, l'ordre de déplacer les prisonniers anglais puis repart vers le village pour y rassembler ceux des nôtres qui s'y sont regroupés.

Chemin faisant, m'a-t-on dit, il s'est arrêté près de l'église pour voir quel usage il pourrait faire d'un ravin qui traverse le champ. Mal lui en prit, car trois décharges d'artillerie l'obligent à abandonner les lieux. Voyant que la bataille a repris, il essaie, sans succès, de rallier les gens qui commencent à décamper pour finalement, à son tour, retraiter vers Saint-Denis.

Nous sommes alors consternés d'apercevoir notre chef déserteur le champ de bataille. Quant au colonel Wetherall, il prend possession de la colline qui nous domine et y installe son artillerie, tout en prenant son temps avant d'attaquer nos retranchements.

Le signal de l'attaque est d'abord donné par un des nôtres. Nos premières décharges jettent le désordre dans les rangs des tuniques rouges, qui ne s'attendent pas à un feu aussi violent et aussi nourri. En quelques instants une quarantaine de soldats sont tués ou blessés. La victoire semble possible aussi longtemps que les retranchements tiennent bon, mais ils sont rapidement défoncés par les boulets répétés de l'artillerie.

Puis Wetherall donne l'ordre de charger à la baïonnette. C'est alors un véritable carnage. Quelques-uns des nôtres parviennent à s'échapper, mais la plupart soutiennent la charge avec héroïsme. N'ayant plus de munitions, ils se battent à coups de crosse de fusil. Des dizaines de combattants sont tués ou blessés. Après l'exaltation de la victoire, c'est la désolation de la défaite !

Après être resté caché dans une maison de ferme pendant huit jours pour refaire mes forces et soigner mes blessures, j'ai pris le chemin du retour. »

Mais à peine Laroche a-t-il foulé le sol de Québec, que sa participation aux combats de Saint-Charles est portée à l'attention des militaires qui l'arrêtent. Il est jeté en prison avec plusieurs autres Patriotes. Après quelques semaines dans les cachots, tous les Patriotes arrêtés à Québec, sauf Laroche, sont remis en liberté. Meredith cherche à le faire libérer, mais l'oreille du commandant de la garnison et encore moins celle du chef de la police, n'ont d'écoute pour sa requête. Ses démarches demeurent vaines et elle comprend que Laroche est l'exemple qui sera servi à la population. Il croupit tout l'hiver dans les cachots glacials de la Citadelle.

La saison froide calme les ardeurs patriotiques que le printemps ramène avec encore plus de ferveur. Pour calmer les ardeurs et par mesure d'intimidation, les Britanniques ancrent dans le port de Québec des vaisseaux de guerre qui transportent plusieurs régiments prêts à intervenir aux moindres manifestations provocatrices.

Durant l'été, les choses vont de mal en pis. Le Gouverneur prend les grands moyens pour effrayer la population et jeter le désarroi dans les rangs des Patriotes de Québec. Au terme d'un procès qui dure deux jours, des ouvriers servent d'exemple. Un brave type, dont le seul péché est de partager les idées des Patriotes et de le dire, est provoqué par un milicien loyaliste. Au cours d'une violente bagarre, le milicien meurt de ses blessures. Le brave type est trouvé coupable de meurtre et pendu à la prison de Québec.

Puis, à son tour, Laroche est traduit devant la justice. À l'issue de son procès, il est accusé de trahison et condamné à l'exil. Meredith, dont toutes les requêtes pour le visiter dans sa prison restent lettres mortes, est atterrée par la sentence de déportation. Mais rien ne parvient à faire fléchir le Gouverneur qui refuse de la recevoir.

L'on est que trop heureux de la maintenir à l'écart et de l'isoler. Puis une nuit, un militaire de la garnison se présente au Manoir. Il annonce que Laroche vient d'être informé qu'il sera déporté à l'aube. Comme une seule et dernière visite lui est accordée, il demande à Meredith de se rendre à la Citadelle.

Ils se rencontrent dans un discret réduit mis à leur disposition par le commandant de la garnison. À l'aube, après une nuit sans sommeil, Meredith rentre au Manoir, bouleversée et brisée par les émotions. Elle reconnaît qu'il est la victime d'un règlement de compte, mais que ses actions guerrières ne pardonnent pas et que s'il l'avait écoutée, il n'en serait pas là. Elle ne peut rien pour le soustraire à la vengeance des autorités politiques.

Dès son retour au Manoir, Meredith qui avait accepté, à la requête de Laroche, de ne pas se présenter sur les quais au moment de son embarquement, fait volte-face et me demande de l'y escorter. Les militaires ont peine à contenir la foule qui se presse dans le port.

À notre arrivée, dans un geste spontané, la foule placide se scinde pour nous ouvrir un couloir jusqu'au barrage des militaires. Sur notre passage, le peuple de Meredith se tait et baisse les yeux. Puis le silence est rompu par l'arrivée de l'escorte armée. Laroche est mené vers le vaisseau de guerre en partance pour les Bermudes. Il y rejoint d'autres Patriotes de Montréal qui, enchaînés les uns aux autres, l'ont précédé.

À nouveau, les clameurs montent dans la foule qui se fait menaçante. Les militaires répriment rapidement les intentions belliqueuses des plus hardis et dès que Laroche apparaît sur la passerelle, les acclamations saluent son courage. Les yeux de Meredith, anonyme dans la foule, croisent pour une dernière fois ceux de Laroche qui sont éteints et qui laissent couler des larmes. La foule est triste et seules les mouettes brisent le silence étouffant de ce jour de canicule.

Dès que le vaisseau lève l'ancre, la foule entonne le chant des Patriotes jusqu'à la disparition des voiles derrière l'Île d'Orléans. Québec est sous le choc, Québec est humilié. La tristesse à fleur de peau, nous rentrons au Manoir dans le silence le plus total.

Jour et nuit, des lampes brûlent dans les maisons. Les feux sont allumés sur les rives du fleuve pour saluer le passage de ces hommes qui ont commis le crime de résister à l'oppression et de voir leurs libertés attaquées.

LA DERNIÈRE TRAVERSÉE

Laroche n'a pas donné signe de vie depuis le jour de sa déportation, et la lettre de Meredith est sans réponse. Des actes de sabotage et des accidents se produisent sur le chantier naval. On s'empresse d'accuser les ouvriers qui n'y sont cependant pour rien. Les pertes sont grandes, l'économie se détériore et Meredith doit vendre le chantier.

Sur le plan politique le Parlement britannique a abrogé le décret de déportation, ce qui ravive les espoirs de Meredith de revoir Laroche. Les informations provenant des Bermudes sont à l'effet que les exilés se déplacent librement sur l'île. Elle décide de rejoindre Laroche et me supplie de l'accompagner. Après deux semaines en mer, nous débarquons dans le port d'Hamilton, pour apprendre que les Patriotes ont quitté l'île et que Laroche n'était pas à bord lorsque que le bateau a levé l'ancre en direction de la Virginie.

Meredith est heureuse et inquiète de la disparition de Laroche. Elle veut savoir, elle veut le retrouver. Nous frappons à toutes les portes et passons des nuits sur les quais en quête d'indices qui nous mettraient sur sa trace.

Nous n'apprenons presque rien sur sa disparition et c'est à travers les souvenirs d'une jeune femme, l'une des trois personnes de l'île qui parlent français, que le voile se lève sur ce qu'a été le séjour de Laroche dans la colonie.

« Dès leur débarquement, sûrement pour ne pas nous effrayer, ils se déplaçaient par petits groupes. Ils longeaient les murs et les insulaires effarouchés les évitaient comme la peste. Comme il semble qu'ils aient apporté assez d'argent du Canada, ils ont pu convaincre les Bermudiens les plus intrépides de leur faire confiance et ils ont trouvé à se loger.

Dès le premier dimanche, quelques jours après leur arrivée, ils ont posé un geste qui relève à la fois de la haute diplomatie et de la plus grande des témérités. Tous ensemble, ils sont venus à l'église au moment où les fidèles commençaient les célébrations dominicales. Pensant voir arriver une bande de mitoux querelleurs, nous avons vu entrer de magnifiques jeunes hommes, polis, beaux et élégants. Nous étions stupéfaits et l'inquiétude a vite cédé le pas à la hardiesse collective. Notre maître-chantre les a reçus avec complaisance, et leur a même assigné le banc d'œuvre pour la durée de la célébration. Après la messe, il a poussé la courtoisie jusqu'à inviter ces étrangers à prendre le thé. Ses cinq filles en étaient d'ailleurs ravies !

Malgré l'amitié naissante qu'ils entretenaient avec nous, vos Patriotes, comme ils soubaitaient se faire appeler, étaient rongés par l'ennui. L'interdiction de travailler les a vite poussés vers la mendicité et ils devaient chasser pour se nourrir et se distraire. Heureusement, trois d'entre eux pratiquaient la médecine, ce

qui a permis d'augmenter leur capital de sympathie auprès de la population et d'accroître le pécule collectif. Petit à petit, ils se sont intégrés au milieu et se sont montrés tellement aidants et disponibles que, lorsqu'ils ont quitté l'île en direction des États-Unis, mes concitoyens pleuraient.

Je sais que les relations entre eux devenaient parfois bérissées, et les humeurs changeaient au gré des courriers et des argents envoyés par leurs familles pour assurer leur subsistance. L'exil était vécu de façon différente par chacun d'eux. Leur statut matrimonial et social, leur patrimoine familial et la profondeur de leur engagement politique, sont autant de facteurs qui rendaient leur exil tantôt tourmenté, tantôt serein.

Les rapports entre votre ami Laroche et les prisonniers en liberté étaient très tendues. Il faisait bande à part, il ne partageait pas les activités ni la vie communautaire du groupe. Je crois même être la seule personne avec qui il parlait. Il était très discret, mais surtout acrimonieux. Il écrivait abondamment et pratiquait beaucoup la chasse. Il ne rencontrait ses compagnons d'infortune qu'en de rares occasions et encore, lorsqu'il les rencontrait, le ton montait et les échanges tournaient presque en bataille rangée. Tous ses moments libres, il les passait sur les quais à la recherche de moyens et d'argent pour fuir. Vous devez savoir que vos exilés étaient libres de tout déplacement sur l'île.

Vous ne vous doutez certainement pas, madame Campbell, que même avant l'arrivée de monsieur Émile chez nous, c'est ainsi que je l'appelais, votre notoriété et une tranche de votre passé m'étaient connues. L'épopée de votre famille, vos racines françaises, votre appui aux ouvriers des chantiers et vos démêlés avec les autorités locales et anglaises avaient trouvé leur chemin jusque dans notre petite colonie. C'est par la bouche des marins en transit, et surtout par l'entremise des militaires qui changeaient de garnison, que la rubrique mondaine trouvait son compte.

Mais ce sont surtout les confidences de monsieur Émile qui vous ont le mieux fait connaître, et soyez assurée qu'il ne tarissait pas d'éloges à votre endroit. Il vous dépeignait comme une femme forte dont le sens du devoir primait sur tout. Il aimait particulièrement votre sagacité et votre force de caractère grâce auxquelles vous pouviez tenir tête aux industriels et aux bourgeois anglais.

C'était surtout la portée de vos visées et votre acharnement à défendre les ouvriers qu'il vous jalousait. Il disait aussi que vous étiez une femme de cœur, et que très peu de sang anglais devait couler dans vos veines, tant la cause des ouvriers, des pauvres, des enfants et des malades vous interpellait. Je crois bien que c'est la seule fois où j'ai décelé un rictus d'amusement lorsqu'il pourfendait les Anglais.

Plus vous étiez victime de l'ostracisme de la part de la communauté anglaise, disait-il, plus la communauté française vous ouvrait grand ses bras. Je dois vous avouer que votre arrivée chez nous met un visage sur toutes ces qualités dont il vous a gratifiée et croyez-moi, il n'a pas menti sur votre charisme, votre élégance et votre port altier. Je n'oublierai jamais ma rencontre avec la « Grande Lady du Canada ».

Je ne sais pas si vous le reverrez. Je ne sais pas où il se trouve, ni comment il a quitté les Bermudes. Ce que je sais cependant, car il me l'a dit les yeux pleins de larmes, c'est que jamais il ne retournera vivre à Québec, ni ailleurs au Canada. Il sait que vous étiez farouchement contre sa participation à la révolution armée et qu'il n'aura réussi qu'à vous décevoir et à vous éloigner de lui. Non seulement avait-il perdu la révolution, mais son peuple voguait maintenant vers l'assimilation totale, mais plus que tout, il ne serait plus jamais capable de vous regarder droit dans les yeux. Il se condamnait à l'exil perpétuel.»

Au moment de monter à bord, la jeune femme qui a guidé nos pas et raconté ce qu'elle savait du passage d'Émile Laroche a remis une lettre à Meredith. Après l'avoir lue, Meredith me l'a tendue en me demandant de la lire et ensuite de la détruire.

Hamilton, Bermudes, le 27 octobre 1838

Ma très chère Meredith !

Laisse-moi d'abord m'excuser de ne pas avoir fait écho à ta correspondance. Avant de me manifester, je voulais, je devais trouver une solution pour délester cette souffrance qui me ronge depuis mon arrivée aux Bermudes. Ces mois de réclusion à ciel ouvert, punition imposée pour avoir poursuivi mon idéal, mine ma santé et épuise mes forces physiques et mentales.

Jamais je n'aurais cru qu'un jour, de guerre lasse, j'allais renoncer à me battre contre les Anglais et la couronne britannique. Pourtant je n'ai jamais douté de notre capacité collective à sauver l'honneur de notre nation et le triomphe de notre liberté. Mais les récents événements parlent d'eux-mêmes. Nous sommes et demeurerons une nation esclave qui n'a aucun droit ni pouvoir.

Mon coup de grâce est cependant venu de l'intérieur. Je suis outré d'être constamment confronté aux Patriotes montréalais qui ne m'acceptent pas et me gardent loin de leur cercle d'initiés. Sans même reconnaître ma présence aux escarmouches de Saint-Denis, ils m'accusent, ils accusent encore et encore les Patriotes de Québec de n'avoir mené la lutte que par le discours et l'écrit, et de ne pas avoir pris les armes contre l'envahisseur. Ils ont finalement sapé mon moral et comme je n'ai plus la volonté d'un homme libre, je mets fin à ma campagne personnelle et retire mon armure.

Si aujourd'hui je prends la plume, c'est surtout pour te dire que c'est ta force vive qui a contribué à différer le moment de ma déchéance. J'écris surtout

pour te rendre grâce d'avoir aidé et respecté tes ouvriers, de t'être mise au service des miséreux et surtout, d'avoir été la marraine de tous les orphelins. Tu auras fait plus pour notre peuple que tous mes discours et mes écrits ensemble. Tu as mis ta notoriété au ban de la classe politique, tu as été victime de l'ostracisme de la bourgeoisie et tu as utilisé ta fortune personnelle pour soulager la misère. Tu as même mis ta santé, voire ta vie en péril. Pour toutes ces raisons, pour moi, tu es une grande Patriote.

Tu ne voulais pas que je prenne les armes et mon départ vers Saint-Charles a défié ton entendement. J'ai bien compris, lorsque tu es venue me visiter à la Citadelle, que malgré le chagrin qui t'accablait, le charme était rompu et que ton pardon ne m'était pas acquis. J'avais fait le mauvais choix et tout a basculé par ma bêtise. Je demeure cependant convaincu qu'ensemble nous aurions pu réaliser de grandes choses. Je suis aussi certain que, contrairement à moi, tu ne t'avoueras jamais vaincue et que tu ne baisseras jamais les bras.

Tel le pleutre, je prends la fuite et dans quelques heures je m'embarque comme rat-de-calle, au vu et au su du capitaine, sur un navire en partance pour la Polynésie. Là-bas, à tout jamais, je serai loin de tout contact et de toute relation avec les hommes et les revendications politiques et économiques qui ont et auront toujours cours au Bas-Canada.

En guise d'adieu, je laisse derrière moi cette lettre qui, je l'espère, t'es parvenue par l'entremise de cette amie bermudienne qui aura tenu sa promesse. Si je procède ainsi, c'est pour ne pas laisser de traces et brouiller la piste de ma nouvelle destination.

Adieu Meredith Campbell!

Émile

Une fois de plus, Meredith est abandonnée, laissée pour compte. Mais qui étaient, qui sont donc ces pleutres égoïstes qui ont traversé la vie des deux Meredith Campbell ? Ces hommes d'une seule cause qui n'ont jamais su confronter leurs démons. Ces hommes qui ont choisi la fuite plutôt que l'explication. Je les vomis ces hommes qui se sont cachés derrière de faux prétextes pour ne pas s'assumer et surtout qui ont invoqué les peines de l'amour pour mieux haïr. Qu'ils aillent tous au diable et qu'ils brûlent en enfer pour l'éternité !

Les voiles sont une fois de plus hissées pour rentrer à Québec via Boston. Meredith revient à Québec par la même route qu'avaient empruntée Élisabeth Lefranc et James Campbell 33 ans auparavant. Ce fut certes le plus triste voyage de ma vie. Pendant la traversée, Meredith reste prostrée dans sa cabine et je respecte pleinement sa solitude. Puis, lorsque la diligence nous dépose enfin à Québec, toutes les traces de désolation, de peine et de rage sont effacées de son visage. Je sais alors que Meredith se prépare à entreprendre une nouvelle vie dont elle sera la seule artisan.

ENFIN DÉVOILÉE

Plus d'une année s'est écoulée depuis notre expédition aux Bermudes et Laroche n'est jamais réapparu. Meredith n'en reparle pas et je me défends bien de battre le rappel du passé du Patriote déchu. Je ne sais pas si elle feint l'oubli, je ne sais pas si elle est accablée, alors que sa grande bonté, son altruisme et son flegme quasi britannique guident toutes ses actions. Plus que jamais, elle sert la cause des pauvres, des malades et surtout celle des orphelins. Les autorités politiques, les bourgeois et les commerçants se permettent même de bomber le torse de voir une des leurs être l'objet d'un tel culte de la part des canadiens-français.

C'est à la suite de la requête d'Émélie qui demande à nous rencontrer, que la blessure à peine cicatrisée est rouverte. Émélie qui sent venir sa fin est tourmentée par le repentir et veut partir l'âme en paix. Malgré sa maladie, elle convainc Meredith que le temps est venu de se rendre à Baie-Saint-Paul pour y rencontrer sa mère et le reste de sa famille. L'extrême faiblesse et l'âge d'Émélie

nous obligent à faire le voyage en de très courtes étapes. C'est dans une auberge, dans les montagnes de Charlevoix, qu'Émélia complète le récit de la naissance des jumelles, le regard voilé par le mystère.

« Elisabeth, qui présentait des signes de mongolisme en plus de plusieurs déficiences, n'est pas décédée à l'hôpital où elle y avait été laissée par le docteur Fisher. Dans les semaines et les mois qui ont suivi, je l'ai visitée aussi souvent que faire se peut, pour comprendre que loin de dépérir elle s'accrochait à la vie. Elle prenait du poids, elle gloussait et riait tout le temps et il a été rapidement évident qu'elle survivrait.

J'étais connue et reconnue à l'hôpital comme la gouvernante de la petite, c'est à ce titre que j'ai proposé de m'occuper du bébé et de la prendre en charge. Mais avant, j'avais proposé à ma sœur de la lui amener à Baie-Saint-Paul.

Pour subvenir aux besoins de la petite, j'ai partagé avec ma sœur la plus grande partie de l'allocation qui m'était versée par son père pour assurer les besoins de Meredith. Je suis retournée la visiter à quelques reprises au cours des onze dernières années, chaque fois pour apprécier sa qualité de vie. Je peux vous assurer qu'Elisabeth n'a jamais souffert, bien au contraire, de vivre dans la famille de ma sœur. Des enfants tout autour pour la stimuler, des animaux de ferme pour éveiller sa curiosité et la protection d'un milieu besogneux et sain, lui ont assuré une qualité de vie inespérée, à l'abri des méchancetés du monde.

Lorsque j'ai pris la route de Charlevoix avec Meredith, onze ans après sa naissance, les jumelles Campbell étaient réunies pour la toute première fois».

Cette révélation blesse Meredith dans l'âme. Elle ne peut croire que leur père, même en proie à un chagrin d'amour démesuré, ait pu disposer de ses enfants comme du vulgaire bétail. Comment cet homme, qui disait avoir tant aimé, pouvait-il être capable de tant de démesure et faire disparaître le fruit de son amour ?

« Avoir mes deux filles près de moi me remplissait de joie et de bonheur. Je n'étais pas la gouvernante, je n'étais pas la tutrice, j'étais leur mère. Leur réunification s'est faite dans le charme et la tendresse.

Pendant les années qu'a duré notre vie commune, Meredith a été entièrement dévouée au confort d'Elisabeth. Elle s'employait à lui rendre la vie douce et heureuse. Elle prenait plaisir à jouer auprès d'elle le rôle de cette mère qu'elles n'ont pas connue. Si Meredith n'avait pas manifesté le désir de prendre le voile, j'ai la certitude que nous aurions terminé nos jours ensemble. »

À destination, comme lors de la première visite, nous sommes choqués par la vétusté de la maison et la décrépitude de l'environnement. Une vieille bicoque branlante, une grange, un poulailler, un potager et quelques vaches au pacage signent le décor bucolique de la vallée. Sur le balcon, une femme s'y berce, le regard interdit.

Comme nous ne sommes pas attendus, elle s'avance prudemment vers nous. Les années qui se sont écoulées depuis qu'Émélie a quitté la vallée avec Meredith ne semblent pas avoir tari leurs mémoires. Les deux sœurs s'enlacent pendant que le regard d'Angéline se porte sur Meredith et que l'embarras obscurcit son visage.

Dans la maison, le mari d'Angéline et un garçon, celui même qui nous avait renseignés à notre premier voyage, fument et jouent aux cartes. Une jeune fille, que nous savons maintenant être Elisabeth, sommeille dans un coin, affalée sur une chaise. D'interminables minutes passent avant qu'Émélie ne rompe le silence. Elle bafouille, tente une phrase et se reprend ; elle sanglote et pour la première fois de ma vie, je lui prends la main pour l'apaiser et la rassurer. Quant à Angéline et Meredith, qui se regardent en chiens de faïence, elles ne bougent pas ni ne s'adressent la parole.

Après avoir recouvré son calme, Émélie reprend, sans rien occulter, sa remontée dans le temps. Plus elle fournit de détails, plus Angéline rembrunit et laisse tomber ses yeux pour fuir ceux de Meredith. Puis elle devient livide, tremble de tous ses membres et ne dit mot. Elle comprend hâtivement que l'élégante jeune femme assise devant elle n'est nulle autre que Marie-Louise, ce bébé qu'elle avait déposé à la crèche pour adoption. Cette enfant qui, avec son consentement, avait été substituée à la fille de James Campbell.

Meredith de son côté est impassible. Son visage est imperméable et pour la première fois depuis sa quête de la vérité, elle ne verse aucune larme. Seuls ses yeux vont d'Angéline à Émélie. Quant à l'homme de la maison, je ne suis pas convaincu qu'il comprend les dernières révélations d'Émélie et encore moins leur portée. Cet homme, comme nous le saurons plus tard, est le second mari d'Angéline. Le père naturel de Meredith (*née Marie-Louise Paré*), a péri à la drave et son corps n'a jamais été retrouvé.

C'est finalement Elisabeth qui vient nous sortir de notre torpeur collective. Pendant les heures du retour dans le passé, elle était demeurée profondément endormie. Puis tel un chaud rayon de soleil qui submerge la maison à l'aurore, tel un spectacle pyrotechnique qui éclaire la nuit, elle s'invite sans crier gare. Toute l'intensité dramatique de l'instant est du coup subordonnée à l'explosion des expressions de joie et des éclats de rire d'Elisabeth. C'est à partir de cet instant que son exubérance inattendue devient le déclencheur d'un incroyable revirement de situation.

La tension s'estompe, les conversations deviennent chaleureuses comme si plus rien d'autre ne comptait. La vie, la simplicité, le bonheur et le ravissement d'une déficiente semblent donner un tout nouveau sens au drame de chacun. Puis deux autres jeunes hommes font irruption dans la place et la maison s'anime encore plus. Meredith a maintenant une mère, trois frères, une tante et un beau-père.

Comme la brunante se pointe rapidement, il ne nous semble pas raisonnable de prendre la direction de l'auberge qui nous a hébergés le soir précédent. Angéline insiste pour que tout le monde dorme sur place, une invitation que nous n'avons pas le droit de refuser. Après une soupe chaude et une fricassée préparées à la hâte, les trois jeunes hommes partent coucher dans l'étable et nous trois, Émélie, Meredith et moi-même, dans leurs couchettes.

À peine couchés, Angéline descend dans la salle commune, suivie quelques instants plus tard par Meredith. C'est à l'aube que nous les retrouvons endormies, la tête de l'une sur l'épaule de l'autre. C'est durant cette nuit que Meredith reprend ses pleins droits à la vie et c'est sur le chemin du retour que nous recevons ses confidences.

« C'est comme si je renaissais et que je prenais conscience de la façon dont nos destins ont été changés par la faute ou par les bienfaits d'étrangers. Elisabeth, qui avait été reniée et jetée aux orties par son père, a été prise en charge par une étrangère qui l'a prise sous son aile, l'a protégée et l'a aimée comme sa propre fille. Meredith qui a vécu la vie qu'elle voulait, au service des enfants, des démunis et des malades, a trouvé en Émélia une maman de remplacement. Puis j'ai retrouvé ma mère qui a eu toutes les raisons de me laisser en adoption. Mon retrait de l'orphelinat, pour jouer le rôle de Meredith, m'aura donné une famille et une vie pleine de rebondissements. J'aurai certes vécu de grands malheurs, mais j'aurai aussi vécu dans l'abondance et dans le respect des autres. Puis même s'il ne le méritait pas, c'est moi, au nom de ses deux filles qu'il a rejetées et ignorées, qui a pardonné ses infamies à James. »

Mais Charlevoix crie famine et la mort de James a mis fin au versement de la rente. Les parents adoptifs sont vieux et n'ont plus la force ni les moyens de s'occuper d'Elisabeth. Sous la promesse de ne jamais lui révéler ses origines, Meredith rentre à Québec avec Elisabeth pour continuer l'œuvre de celle à qui elle doit son nom et son prénom.

Nous ne devons plus jamais revoir Émélia. Quelques mois après ce moment de vérité, Émélia est décédée. Après avoir subi, deux ans plus tôt, l'enlèvement d'une tumeur mammaire, elle a dû subir l'ablation totale de son sein droit. Puis une autre tumeur apparue sur le sein gauche la pousse précipitamment vers la mort. Elle est partie sans savoir que je l'aimais, simplement parce que je n'ai jamais eu le courage de le lui dire. Comme tous les autres hommes, j'ai manqué de courage.

LE DÉNOUEMENT

Victoria règne sur l'Empire Britannique, mais c'est Meredith qui, de par ses initiatives dans les affaires politiques et sociales de Québec, règne sur la ville sans pour autant la gouverner. Elle est toujours vive et indépendante d'esprit, certainement un héritage des douze années vécues à Paris.

Elle mène un boucan de tous les diables pour combattre les effets réducteurs et pervers du retrait du droit de vote des femmes depuis la promulgation de l'Acte d' Union du Bas-Canada et du Haut-Canada. La disparition toujours inexplicquée de Laroche aux Bermudes et le souvenir de ses amours perdues, ne lui volent plus le sommeil. Son aversion avouée et son dégoût des chefs patriotes, qui ont choisi l'exil volontaire vers les États-Unis, animent toujours ses sentiments politiques. Elle a aussi repris sa place au sein de la communauté anglaise de Québec qui lui reconnaît une contribution au maintien des bonnes relations entre les communautés françaises et anglaises. Elle contribue au rapprochement avec les Canadiens-français lorsque les deux

groupes s'affrontent et se confrontent, car l'Acte d'Union n'a pas mis fin aux rêves illusoires de la nation canadienne du Bas-Canada. Pour les Anglais comme pour les Canadiens, Meredith est le trait d'union qui fait l'unanimité.

Depuis quelques années maintenant, le Manoir Campbell bourdonne de vie, de bonne humeur et d'amour. Il est habité par sa famille reconstituée qui comprend Elisabeth Campbell, Angéline Paré sa mère biologique, ses trois frères Paré et son beau-père qui y vivent des moments exquis auxquels ils n'avaient jamais rêvé.

Meredith se dévoue et sa présence auprès des enfants et des orphelins lui valent la reconnaissance de la population et le soutien des autorités religieuses et politiques. Elle est de toutes les causes dans les milieux des ouvriers maritimes et son implication est connue et reconnue de tous. Les ouvriers comme les bourgeois, souvent sans raison apparente, viennent frapper à sa porte juste pour le plaisir de bavarder, ou encore pour échanger des idées ou obtenir son avis sur divers sujets sociaux, politiques et économiques.

Un jour, j'ai voulu savoir ce qui la motivait, ce qui l'incitait à se dévouer corps et âme à la cause des tout-petits, qu'ils soient malades, orphelins ou handicapés. Sa réponse m'a laissé bouche bée.

«J'espérais qu'un jour vous alliez oser me questionner là-dessus ! Je vais vous raconter un événement qui m'est arrivé au moment des funérailles de Sœur Marie-Josèphe. Vous êtes le seul qui va l'entendre, car j'ai la ferme conviction que vous allez me croire et surtout que vous n'allez pas mettre en doute ma santé mentale.»

Vous avez été présent à chacun des grands événements de ma vie ; vous connaissez mes origines et vous avez connu Meredith. Vous avez aussi contribué, à divers titres, à réécrire le livre de nos destins respectifs. Encore une fois, vous étiez présent lorsque j'ai compris que l'avenir me proposait de servir.

Lors des funérailles de Marie-Josèphe, je ne savais pas que j'assistais à l'enterrement de celle dont j'avais tenu le rôle dans la vie. À la chapelle de l'hôpital j'étais assise à vos côtés, vous qui saviez tout et qui viviez, à mon insu, un deuil et un profond chagrin.

C'est au cours de la cérémonie religieuse, alors qu'un moment de recueillement silencieux nous était demandé, que ça s'est passé.

*Un grand vertige et une douceur intérieure m'ont envahie. J'ai alors vu et entendu Sœur Marie-Josèphe me demander de continuer à protéger les enfants et de continuer là où elle avait laissé. J'ai répondu, « **Oui je vais le faire !** » et j'ai ensuite retrouvé tous mes sens.*

Seule un mystique, monsieur Martin, peut accepter l'authenticité de ma confiance, mais j'ai la certitude que vous croyez ce que je viens de vous dire. »

Je ne suis ni mystique, ni religieux outre mesure, mais je crois profondément en la véracité de sa confiance.

« Peut-être vous souvenez-vous Meredith qu'à ce même moment, je vous ai demandé si tout allait bien. J'ai bien vu votre visage, pendant quelques instants, être transfiguré. Je vous ai aussi entendu murmurer « Oui je vais le faire ! » et tout aussi soudainement reprendre vie. Au sortir de la chapelle, j'avais deviné que le destin venait d'arranger une partie de votre avenir. »

Puis ce sont les conseils d'amis somme toute bien intentionnés de placer Elisabeth à l'asile, qui allaient matérialiser sa ferme intention de protéger les orphelines et les handicapées de façon définitive. Leur suggestion l'avait fortement ébranlée et elle s'y était refusée obstinément, invoquant que la déficience et le handicap physique d'Elisabeth n'en faisaient pas une aliénée mentale. Non seulement Meredith allait défendre leur cause auprès des autorités politiques et religieuses, mais elle allait contribuer à retirer des orphelines des affres des quartiers malfamés et empêcher des handicapées de disparaître sans raison apparente.

Elle a transformé le Manoir en orphelinat privé afin d'y abriter de jeunes orphelines françaises, anglaises et indiennes et une aile y est réservée pour l'hébergement de quelques handicapées. Le souvenir de ses onze années en orphelinat guide chacun de ses gestes. Elle est tout amour, mais n'abdique pas pour autant ses responsabilités d'éducatrice. Une douce discipline règne ; les plus âgées aident les plus jeunes et celles qui sont en âge d'apprendre reçoivent des cours d'entretien ménager, d'anglais et de piano. Les deux plus âgées fréquentent l'école des Ursulines. Ce qu'il est bon de voir ses yeux briller et son sourire chaleureux lorsque les petites orphelines s'en approchent.

Sur le plan affectif, elle n'exclut pas la visite de prétendants, ni de faire des apparitions publiques en galante compagnie. Mais le cœur n'y est pas et ses déceptions sentimentales, en France comme à Québec, freinent toutes les initiatives. Elle a fait une croix sur une éventuelle vie matrimoniale et, sans prendre le voile à son tour, l'œuvre de Meredith, la première du nom, est son cloître.

À l'ouverture de sa maison d'accueil pour jeunes orphelines, Meredith m'avait gardé près d'elle comme portier. C'est à ce titre que, dans la troisième année d'existence de l'orphelinat, j'ai été le premier témoin d'un autre coup de pouce du destin. Un matin de fin d'été, un caillou fracasse un des vitraux du Manoir. Je suis sorti pour voir ce qui se passait pour découvrir, sous la véranda, une petite fille âgée d'à peine quelques mois.

En quelques instants, l'orphelinat devient effervescent. Les petites sont surexcitées et Meredith, aussi survoltée, ne réussit pas à calmer le jeu. Mais une chose est certaine, cela ressemble plus à la fête de Noël qu'à de l'inquiétude pour un autre crime commis sur une enfant. La petite peut compter sur autant de mères qu'il y a de filles dans la maison. C'est qui la nourrira, la langera, le bercera ou l'endormira. Tant d'affection, tant d'amour, tant d'attention et de protection nourrissent, je le sens bien, la secrète intention de Meredith.

Il devient évident que Meredith ne remettra pas le trésor trouvé aux autorités qui, inévitablement, la placeraient chez les religieuses ou dans une famille d'accueil qui en voudrait bien. Mais elle doit quand même les en informer pour ne pas être accusée d'enlèvement.

Après des mois de tractations et une enquête de police qui ne fournit aucune piste de résolution, elle reçoit l'autorisation de la garder près d'elle et de l'adopter. Puis elle fait baptiser la petite sous les prénoms et le nom de Marie-Louise Paré. En raison d'un faciès métissé et d'une petite marque de naissance bleuâtre au bas du dos,

le prénom d'Alisha (*Protégée de Dieu*) lui est aussi donné. Meredith est transfigurée. « *Je n'ai pas enfanté certes, mais je suis l'élite* » se plaît-elle à répéter depuis ce grand jour. Comme pour Élisabeth en juin 1806, comme pour Meredith en juin 1830, le jour du baptême d'Alisha Marie-Louise, en juin 1848, un majestueux feu d'artifice annonce, à toute la population, son entrée dans la grande famille chrétienne.

Je ne peux prédire ce que sera l'avenir de la nouvelle venue dans le clan. J'ai cependant la conviction qu'un jour, Alisha Marie-Louise Paré réalisera de grandes choses. Elle fera le bonheur et l'enchantement de sa mère adoptive et, comme elle, son étoile brillera au firmament de Québec.

Un matin de septembre 1849 un étranger, en tenue de marin et à la démarche nonchalante, se présente au Manoir. Je ne reconnais pas l'homme qui se cache derrière une longue barbe qui lui dévore les joues. Devant mon ignorance, il décline son identité. Hébéte, je me précipite pour annoncer à Meredith qu'Émile Laroche veut la voir. Puis je reviens au parloir pour lui dire de la part de Meredith « *Qu'il n'est qu'homme et qu'il n'est plus rien à ses yeux.* »

Puis je le ramène dans le port pour apprendre, chemin faisant, qu'il s'embarque pour Tahiti, sa nouvelle terre d'accueil où l'attendent sa femme et ses enfants. Je ne lui ai pas demandé ce qui l'a incité à revenir à Québec, ni ce qu'il voulait dire à Meredith.

ÉPILOGUE

Québec, Septembre 1855

Ma chère, ma très chère Marie-Louise,

Au moment où vous terminez la lecture de ce récit, je ne suis plus de ce monde. Mon testament vous a été lu par mon notaire qui vous l'a remis. Comme j'y dévoile de profonds secrets sur vous-même et sur votre famille, je ne me reconnais pas le droit de les partager avec qui que ce soit. Il vous appartient donc de disposer de mes cahiers comme bon vous semble ; les conserver pour vos seuls yeux, les mettre en partage ou encore les détruire.

Je suis au crépuscule de ma vie et je me sens obligé de vous dire que j'ai longtemps maudit ce moment de délire qui vous a lancé sur le chemin de la vérité. Des questions troublantes m'ont aussi bouleversé. Avais-je trop transigé avec ma conscience ? Avais-je eu raison de conjurer le sort ? Que serait-il advenu et que seriez-vous devenues, Meredith et vous-même Marie-Louise si, au lieu de me faire le complice d'Émélia, je m'étais élevé en objecteur de conscience ? Avais-je le droit,

au nom de l'amour et de la loyauté, de contribuer à défaire et à refaire des destins ? Je ne sais pas et je ne saurai jamais ! Ce que je sais cependant, c'est que ma vie a été fortement enluminée par celle de trois femmes exceptionnelles dont les accomplissements m'apaisent et me mettent du baume au cœur.

Meredith la première du nom, devenue servante de Dieu, a protégé, soigné et sauvé des dizaines d'enfants de l'indigence, de l'esclavage et de la mort. Tel qu'elle le voulait, durant sa courte vie, elle a essaimé la joie et célébré la vie et son bonheur dans la terre d'accueil de sa mère. Que serait-il advenu de tous ces enfants si elle s'était pliée à la décision de son père et avait consenti à sa transplantation en France ?

Quant à vous, Marie-Louise, que nous avons trompée et leurrée, vous aurez redonné la joie de vivre à une grand-mère éplorée ; vous avez retrouvé vos racines et amené votre maman et vos frères dans votre sillage, mais encore plus, vous êtes devenue la protectrice d'Elisabeth qui n'aura jamais su qu'elle a été, elle aussi, l'innocente victime d'un père irresponsable. Vous avez choisi de continuer l'œuvre de Meredith auprès des enfants, des démunis et, plus encore, vous êtes devenue la figure de proue d'un peuple vers qui les humbles et les sans-grades se tournent lorsqu'ils exultent ou se désolent.

Quant à Émélia à qui je n'ai jamais eu le courage de dire que je l'aimais, elle est devenue par la force des choses une mère par procuration et elle aura rendu l'âme dans la sérénité, forte du sentiment du devoir accompli. Si Émélia et moi avons soutenu les voltefaces de vos destins respectifs, par la volonté divine, alors je fais le postulat que nos vies auront pleinement valu la peine d'être vécues.

Mes dernières pensées vont vers Alisha Marie-Louise que je vois grandir à vos côtés. Je suis certain qu'un jour, le nom des Paré qui est le vôtre, rejoindra celui des Campbell au firmament de Québec.

Alex qui vous aime plus que tout

Fin

Québec, le 25 décembre 1829

Ma très chère Meredith

Vous allez sûrement être choquée de recevoir ce billet, écrit de la main d'un père dont vous n'avez sûrement conservé aucun souvenir, et surtout, qui ne vous a jamais donné le moindre signe de vie depuis votre installation à Paris. C'est pourquoi, je vous supplie de me lire jusqu'à la dernière phrase, avant de succomber à l'inévitable envie de le détruire.

Vous êtes née dans l'antichambre de la mort de votre mère, entre le profond chagrin et la démence qui m'ont anéanti, il y maintenant vingt-trois ans. Mon inexplicable folie, ma profonde tristesse et ma colère, que j'ai légitimées au nom de l'amour et de la passion, m'ont poussé à vous bannir de ma vie et à vous faire payer le prix d'un trépas dont vous n'êtes en rien blâmable. Je ne peux qu'attester de mon déséquilibre mental et de ma folie furieuse pour avoir agi avec tant de cruauté.

Puis, au fil des ans, les choses ont commencé à changer. J'ai retrouvé un certain équilibre mental et une stabilité émotionnelle. C'est ainsi qu'il y a plusieurs années, je me suis remarié à une femme qui, ai-je cru à l'époque, allait me permettre de vivre des jours heureux à Québec. Gloria, puisqu'il me faut vous la présenter, a un fils qui est de quatre ans votre aîné. Mais plus les années passent, plus il s'avère que les seules raisons qui l'ont amenée à m'épouser sont de placer son fils Byron à la tête du chantier naval et surtout d'usurper, sans vergogne, notre patrimoine familial.

Nonobstant cette confession il est plus que probable que des échos sur ce qui se passe à Québec et dans mon existence aient traversées l'Atlantique sous la plume d'Alex avec qui vous avez maintenu une correspondance régulière. De son côté, au cours de la dernière année, ce fidèle et surtout dévoué bonhomme a eu la déli-

catesse de mettre en partage tout ce qu'il sait sur vous et sur votre vie auprès de votre grand-mère Lefranc. En outre, au cours de ces vingt-trois années, il a fait preuve de beaucoup d'empathie envers votre grand-père Charles et envers moi-même, en ne manquant jamais l'occasion de se remémorer, de nous remémorer ce trop court passage de ma très chère Élisabeth en terre canadienne.

C'est ici Meredith que je dois faire preuve de courage ! Ma lettre n'est pas une quête d'un pardon qui relèverait du plus pur égoïsme, puisque je ne le mérite pas, ni ne le mériterai jamais. Mais je crois qu'une rencontre rapprochée entre nous deux, un père et sa fille, pourrait aider à la guérison des blessures, les vôtres s'il devait y en avoir et les miennes qui sont encore bien réelles.

Je viens donc vous supplier de considérer un retour à Québec ou, à tout le moins, un long séjour dans la ville de votre naissance. J'aimerais tant vous connaître et surtout vous reconnaître. Je rêve de vous faire chérir votre mère qui aura été un modèle de force et de détermination et de vous offrir en partage, l'amour, la passion et la tendresse qui furent les nôtres avant votre naissance.

Vous avez sûrement raison de penser qu'il serait normal que ce soit moi qui mette les voiles vers la France pour vous voir, vous parler, vous raconter ; mais seule une santé vacillante, doublée d'une sévère incapacité physique, m'interdit une telle témérité. .

Votre père, James

Références historiques

Certaines descriptions, dont celles de la bataille des Patriotes à Saint-Charles-sur-Richelieu ou encore celles du séjour et de la vie des Patriotes aux Bermudes, ont leur source dans le livre *Les Patriotes* de L.-O. David et dans certains documents obtenus auprès des Archives Nationales des Bermudes.

